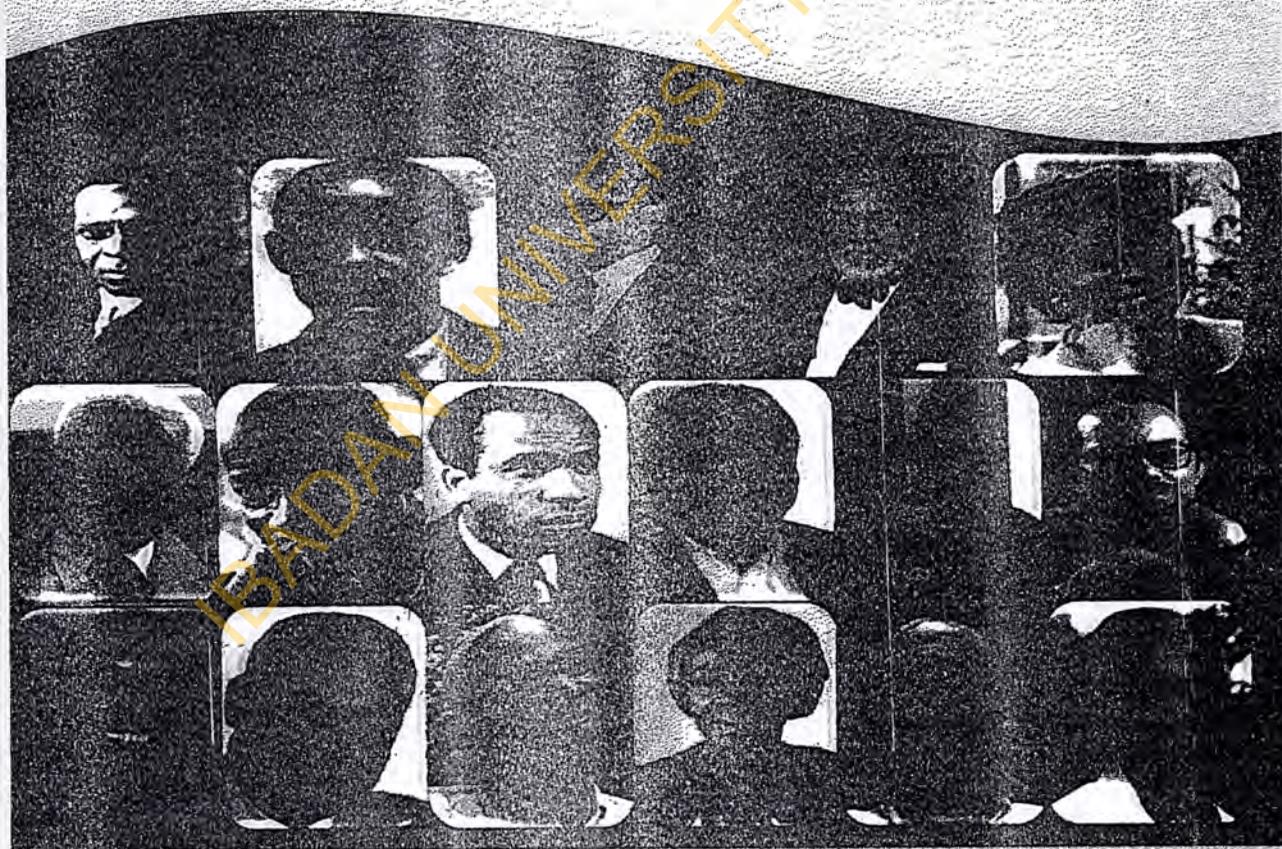


Comprendre la
**LITTÉRATURE ANTILLAISE
D'EXPRESSION FRANÇAISE**

Extraits suivis d'exercices de compréhension et
de production écrite & orale

Ramonu Sanusi & Mufutau Tijani



ESAF

EDITIONS SONOU D'AFRIQUE,
Porto-Novo, République du Bénin

Comprendre la

LITTÉRATURE ANTILLAISE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Extraits suivis d'exercices de compréhension et
de production écrite & orale

Ramonu Sanusi & Mufutau Tijani

ESAF

ÉDITIONS SONOU D'AFRIQUE (ESAF)
Porto-Novo, République du Bénin

© Ramonu SANUSI & Mufutau TIJANI

ÉDITIONS SONOU D'AFRIQUE (ESAF)

01 BP 3950, Porto-Novo, République du Bénin.

Tel. : (+229) 20 22 10 58 / 93 99 30 29 / 97 29 65 11

Courriel : esafbenin@yahoo.fr

Tous droits de production, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droits ou ayant causes, est interdite sous peine de poursuites judiciaires.

ISBN : 978-99919-972-3-0

Dépôt légal N°5514 du 12 décembre 2011, 4^{ème} trimestre

Bibliothèque Nationale du Bénin

Porto-Novo, République du Bénin

TABLE DES MATIÈRES

Avant – propos	iv
Écrivains guyanais	1
MARAN, René	2
DAMAS, Léon-Gontran	9
Écrivains haïtiens	17
ROUMAIN, Jacques	18
DESPETRE, René	26
AGNANT, Marie-Cécile	33
Écrivains martiniquais	42
CÈSAIRE, Aimé	43
ZOBEL, Joseph	50
FANON, Frantz	58
SAINVILLE, Léonard	64
GLISSANT, Edouard	72
SCHWARZ-BART, Simone	80
CHAMOISEAU, Patrick	88
CONFIANT, Raphaël	96
BRIVAL, Roland	106
Écrivains guadeloupéens	113
GUY, Tirolien	114
MAXIMIN, Daniel	121
WARNER-VIEYRA, Myriam	129
CONDÉ, Maryse	134
PINEAU, Gisèle	142

AVANT-PROPOS

Cette Île appelée Caraïbe - ces Antilles de milliers d'esclaves africains forcés à l'exile, à la galère crue dans les plantations de canne à sucre - est à la fois l'île des figures littéraires. Cette île plurielle, créolisée où la recherche d'identité s'impose dans sa littérature orale ou écrite par l'introduction mélodieuse *Eh Cric, Eh Crac* de Médouze et de José (*Rue Cases-nègres*), devient le carrefour d'excellents écrivains. Aux dires d'Hélène Sanko (2003), l'intérêt croissant pour les Antilles comme contributeurs importants à la littérature francophone en dehors de l'Hexagone a généré une attention plus marquée aux écrivains contemporains comme Gisèle Pineau. Mais cet intérêt a également permis de réévaluer les auteurs des générations précédentes dont les œuvres nous permettent de mieux comprendre la nature de cette société.

Bon nombre d'écrivains antillais partant de René Maran, *Batouala*, Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Joseph Zobel, *Rue Cases-nègres*, Jacques Roumain, *Le Gouverneur de la rosée*, Léon Gontran Damas, *Pigments* et Guy Tirolien, *Prière d'un petit enfant nègre*, parmi d'autres, deviennent très tôt les guides et figures emblématiques de la littérature antillaise d'expression française. Ces écrivains, éclaireurs, timoniers ou combattants inlassables ont, à travers leur plume, crié haro contre l'exploitation, l'oppression, l'humiliation faite au peuple antillais par les *Béké* (les Blancs) et dénoncé aussi les travaux forcés dans les plantations de canne à sucre.

La majorité de ces écrivains formés en France, surgissent pour en un mot, dénoncer les méfaits de la colonisation, de l'esclavage et surtout de l'injustice portée au peuple antillais. Qu'il s'agisse de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti ou de la Guyane francophone, l'histoire est similaire. L'Antillais cherche donc désormais à sortir de son état d'être brisé physiquement et moralement, d'être mutilé et exploité jusqu'aux os, d'être opprimé et humilié par son maître colonial.

Dès lors, la liste des écrivains antillais ne cesse de s'accroître et compte de plus en plus des auteurs de haute classe et de talent divers, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, Edouard Glissant, Maryse Condé, Gisèle Pineau, Céline Agnant, Simone Schwarz-Bart parmi

d'autres représentés dans ce volume par le biais de leurs textes qui mettent en relief leur talent et idéologie – l'antillanité, la créolité, bref, la fiction francophone antillaise - nous habitués aux quêtes identitaires.

C'est ce peuple antillais qui aujourd'hui raconte, chante ou pleure avec brio son destin, destin résumé en plus de trois siècles de malheur, de peine, d'agonie ou de difficultés diverses. Les différents thèmes abordés par les écrivains, présentés dans cet ouvrage, nourriront de par leur richesse et métissage maints esprits des critiques, des professeurs ou des étudiant(e)s ou mieux encore de tous ceux qui s'intéressent à la littérature antillaise d'expression française.

Cet ouvrage, une sorte de panorama de la littérature antillaise ou caribéenne d'expression française fournira aux divers étudiant(e)s des universités, des collèges d'éducation et d'autres institutions, une connaissance de la littérature antillaise teintée de tics créoles et du passé douloureux d'un peuple enlevé de force de son terroir ancestral – L'Afrique des fiers guerriers.

Les textes et les activités qui les accompagnent pourraient aussi être exploités à des fins pédagogiques. Ainsi, à travers notre approche qui se veut novatrice, nous proposons une entrée en littérature visant à amener les apprenants à s'intéresser à la littérature caribéenne et à pratiquer la langue française par le biais des textes littéraires. Par souci de simplicité, les différents auteurs sont présentés selon leur pays d'origine et par ordre d'apparition sur la scène littéraire.

Pour terminer nous remercions, de manière chaleureuse, les auteurs des diverses œuvres dont les extraits ont permis de concevoir cet ouvrage. Bonne Lecture !

Ramonu Sanusi & Mufutau Tijani

Écrivains guyanais

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

MARAN, René



Biographie

René Maran est né le 5 novembre 1887 sur le bateau qui mène ses parents guyanais à la Martinique. Mais sa naissance n'est déclarée à Fort-de-France que le 8 novembre 1887. Ses parents partent pour le Gabon et le mettent pensionnaire dès l'âge de six ans, au lycée de Talence puis au lycée Montaigne de Bordeaux où il rencontre Félix Éboué.

En 1910, il fait ses débuts en littérature dans la revue lilloise de Léon Bocquet appelée *Le Beffroi*. Il quitte Bordeaux en 1910, après ses études de droit et devient administrateur d'outre-mer en Oubangui-Chari en 1912. Il écrit des poèmes puis son roman *Batouala - Véritable roman nègre*, encouragé par son ami Philéas Lebesgue qu'il a rencontré à Beauvais en 1915. Il obtient le prix Goncourt en 1921. Dans la préface de ce roman, René Maran dénonce certains aspects de la colonisation, ce qui lui vaut des inimitiés.

Il met fin à sa carrière coloniale quelques années plus tard et continue celles d'écrivain et de journaliste littéraire et de radio à Paris où il va résider même pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans son œuvre romanesque inspirée par l'Afrique, il montre les rapports, parfois difficiles, entre Noirs et Blancs.

Dans les années 1930, René Maran fréquente le salon littéraire de Paulette Nardal où il rencontre Léopold Senghor et Aimé Césaire. Mais il exprime des réserves sur le mouvement naissant de la négritude dont il dénonce les dangers.

Œuvres

Romans

- 1921 - *Batouala, véritable roman nègre* (Prix Goncourt en 1924)
- 1927 - *Djouma, chien de brousse*
- 1927 - *Journal sans date*, roman inédit. *Les Œuvres libres* (Paris) 73 (1927): 105-236.
- 1931 - *Le cœur serré* (autobiographie)
- 1934 - *Le livre de la brousse*
- 1936 - *L'homme qui attend*, roman inédit et complet. *Les Œuvres libres* (Paris) 176 (1936): 37-130.
- 1947 - *Un homme pareil aux autres*
- 1947 - *Mbala, l'éléphant*
- 1953 - *Bacouya, le cynocéphale*

Essais

- 1931 - *Asepsie noire !*
- 1931 - *Le Tchad de sable et d'or*
- 1937 - *Afrique Équatoriale Française: terres et races d'avenir*
- 1938 - *Livingstone et l'exploration de l'Afrique*
- 1941 - *Brazza et la fondation de l'A.E.F*
- 1943-1945 *Les pionniers de l'empire. 1943-55. Tome 1: Jean de Béthencourt. Anselme d'Isalguier. Binot le Paulmeir de Gonneville. Jacques Cartier. Jean Parmentier. Nicolas Durand de Villegaignon. Jean Ribaut. Tome 2: Samuel Champlain. Belain d'Esnameuc. Robert Cavalier de la Salle. Tome 3: André Brüe. Joseph-François Duplex. René Madec. Pigneaux de Behaine.*
- 1951 - *Savorgnan de Brazza*
- 1952 - *Bêtes de la brousse*
- 1957 - *Félix Éboué, grand commis et loyal serviteur, 1885-1944*
- 1960 - *Bertrand du Guesclin, l'épée du roi*

Nouvelles

- 1924 - *Le petit roi de Chimérie*
- 1944 - *Peines de cœur.*

Poésie

- 1909 - *La maison du bonheur*
- 1912 - *La vie intérieure; poèmes (1909-1912)*
- 1958 - *Le livre du souvenir, poèmes, 1909-1957*

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Extrait de la Préface de MARAN, René. *Batouala, véritable roman nègre*. Paris : Albin Michel, 1921. (cf. http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/maran_batouala.html)

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokyo, a dit ce que tu étais !

Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. À ta vue, les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes.

Honneur du pays qui m'a tout donné, mes frères de France, écrivains de tous les partis ; vous qui, souvent, disputez d'un rien, et vous déchirez à plaisir, et vous réconciliez tout à coup, chaque fois qu'il s'agit de combattre pour une idée juste et noble, je vous appelle au secours, car j'ai foi en votre générosité. Mon livre n'est pas de polémique. Il vient, par hasard, à son heure. La question « nègre » est actuelle. Mais qui a voulu qu'il en fût ainsi ? Mais les Américains. Mais les campagnes des journaux d'outre-Rhin. [...]

Mes frères en esprit, écrivains de France [...]. Que votre voix s'élève ! Il faut que vous aidiez ceux qui disent les choses telles qu'elles sont, non pas telles qu'on voudrait qu'elles fussent. Et plus tard, lorsqu'on aura nettoyé les suburres coloniales, je vous peindrai quelques-uns de ces types que j'ai déjà croqués, mais que je conserve, un temps encore, en mes cahiers. Je vous dirai qu'en certaines régions, de malheureux nègres ont été obligés de vendre leurs femmes à un prix variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs pièce pour payer leur impôt de capitation. Je vous dirai... Mais, alors, je parlerai en mon nom et non pas au nom d'un autre ; ce seront mes idées que j'exposerai et non pas celles d'un autre. Et, d'avance, des Européens que je viserai, je les sais si lâches que je suis sûr que pas un n'osera me donner le plus léger démenti. Car, la large vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait

moins, on n'en parlerait plus. Elle avilit peu à peu. Rares sont, même parmi les fonctionnaires, les coloniaux qui cultivent leur esprit. Ils n'ont pas la force de résister à l'ambiance. On s'habitue à l'alcool. Avant la guerre, nombreux étaient les Européens capables d'assécher à eux seuls plus de quinze litres de pernod, en l'espace de trente jours. Depuis, hélas ! j'en ai connu un qui a battu tous les records. Quarante-vingts bouteilles de whisky de traite, voilà ce qu'il a pu boire en un mois.

Ces excès et d'autres, ignobles, conduisent ceux qui y excellent à la veulerie la plus abjecte. Cette abjection ne peut qu'inquiéter de la part de ceux qui ont charge de représenter la France. Ce sont eux qui assument la responsabilité des maux dont souffrent, à l'heure actuelle, certaines parties du pays des noirs. C'est que, pour avancer en grade, il fallait qu'ils n'eussent « pas d'histoires ». Hantés de cette idée, ils ont abdiqué toute fierté, ils ont hésité, temporisé, menti et délayé leurs mensonges. Ils n'ont pas voulu voir. Ils n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas eu le courage de parler. Et à leur anémie intellectuelle l'asthénie morale s'ajoutant, sans un remords, ils ont trompé leur pays.

C'est à redresser tout ce que l'administration désigne sous l'euphémisme d'« errements » que je vous convie. La lutte sera serrée. Vous allez affronter des négriers.

Il vous sera plus dur de lutter contre eux que contre des moulins. Votre tâche est belle. À l'œuvre donc, et sans plus attendre. La France le veut !

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. De quel genre de texte s'agit-il ici ? Justifiez votre réponse.
2. Relevez deux exemples de style de figure utilisé dans le texte.
3. Expliquez les phrases suivantes dans lesquelles l'auteur parle de la colonisation : « A ta vue les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit ».
4. Relevez au moins quatre extraits du texte qui illustrent les effets dévastateurs de la colonisation.
5. A qui l'auteur fait-il appel dans sa lutte pour la dénonciation de la colonisation ?
6. Relevez des extraits du texte où l'auteur parle de l'exploitation des Noirs pendant la colonisation.
7. Identifiez les diverses nationalités accusées par l'auteur dans le texte.
8. Relevez des extraits à travers lesquels l'auteur explique la complicité des fonctionnaires dans les colonies noires.
9. A votre avis, quels sont les objectifs visés par l'auteur en rédigeant cette préface ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

✍ ... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur les méfaits de la colonisation en Afrique.
2. Ecrivez un article de presse pour dénoncer le néocolonialisme en Afrique.

☞ ... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur les bienfaits de la colonisation de l'Afrique.
2. Exprimez votre opinion sur le conflit entre le modernisme et la tradition africaine.

⇒ Débat

1. La colonisation est-elle la source de tous les problèmes que connaît l'Afrique aujourd'hui ?
2. La colonisation a apporté plus de bienfaits que de méfaits au continent africain. Qu'en pensez-vous ?

DAMAS, Léon-Gontran



Biographie

Léon-Gontran Damas est né en Guyane le 28 mars 1912. À la mort de sa mère, son père confie ses cinq enfants à sa sœur Gabrielle Damas. En 1924, Léon-Gontran est envoyé en Martinique pour poursuivre ses études secondaires au Lycée Victor Schoelcher. C'est là qu'il rencontre Aimé Césaire qui va être pendant longtemps son proche ami et collaborateur. Il est co-fondateur du mouvement de la négritude avec Césaire et Senghor.

En 1929, il va à Paris pour ses études supérieures. Il y fait des études de droit, de russe, de japonais et de baoulé. Il fréquente le salon littéraire de Paulette Nardal où il rencontre Léopold Sédar Senghor. En 1935, Damas, Césaire et Senghor publient le premier numéro de la revue littéraire *L'Étudiant noir*.

Grand amateur de jazz, il publie en 1937 *Pigments*, un recueil de poèmes où il se révolte avec amertume contre l'éducation créole qu'il voit comme de l'acculturation imposée. Un de ses grands thèmes est la honte de l'assimilation.

Engagé dans la politique, il est député de Guyane. Il meurt le 22 janvier 1978.



Œuvres

Poèmes

- 1937 - *Pigments*
- 1948 - *Poèmes nègres sur des airs africains*
- 1952 - *Graffiti*
- 1956 - *Black-Label*
- 1966 - *Névrologies*
- 1977 - *Mine de rien*

Essais

- 1938 - *Retour de Guyane*
- 19476 - *Poètes d'expression française*

Contes

- 1972 - *Veillées noires, Contes Nègres de Guyane*



Vers le milieu de la journée, Sa Majesté le Roi Crapaud-Bœuf, qui n'avait même pas pu faire sa sieste habituelle, fit venir Messire Chien, Chef de sa Police :

- « Le voleur est-il retrouvé ? » questionna sèchement le Monarque.
- Sire, commença le Ministre, en tremblant, je conçois l'impatience de Votre Majesté... »

Il ne put en dire davantage :

Sa Majesté ayant fait un signe, Tigre, Capitane de ses gardes, exécuta Chien, sans plus.

Depuis longtemps, Tigre attendait l'occasion de régler un vieux compte avec Chien qu'il soupçonnait de le desservir auprès de Sa Majesté ;

- « Il faudra donc que je prenne moi-même l'affaire en main. On m'a volé dix mesures de ouangue, de sésame, et j'entends découvrir le voleur.

- As-tu déjeuné, Jacquot ? » cria, inopportunément, dans son émotion, Perroquet, l'Archiviste de la Cour, qui avait rapporté d'un séjour antérieur parmi les hommes, des habitudes déplorables.

- Si j'ai bien déjeuné, tonna le Roi, ma parole ! Je crois qu'il se moque de moi !

- Je... je... demande humblement pardon à Sa Majesté ; cela m'a échappé malgré moi.

- Il n'est pas question de savoir comment cela vous a échappé. Je veux savoir pourquoi vous vous inquiétez de savoir si j'ai bien déjeuné ?

- Je n'ai eu aucune intention...

- Silence ! » hurla le Roi.

Pendant un bon quart d'heure, il régna à la Cour un effroyable vacarme : tous les sujets de Sa Majesté, réunis à l'occasion de cette Audience du Conseil Suprême de la justice Royale, répétèrent, comme autant d'huissiers, l'injonction du Souverain.

Quand le tumulte se fut apaisé, le Roi dit ;

- « Ce nigaud de Perroquet m'a donné une idée.

- Une idée... Une idée... Une idée... entonnèrent admirativement tous les sujets.

- Moi, expliqua Sa Majesté, j'ai mal déjeuné parce qu'il m'a été volé dix mesures de ouangue. Le voleur, lui, a du bien déjeuné. A l'heure qu'il est, une bonne partie d'ouangue se trouve dans son estomac. Dès lors, il est facile de découvrir le voleur.

- Comment cela ? Comment cela ? se demandait tout un chacun.

- Sa Majesté, dit Macaque, le Grand Chambellan, dans un sourire, qu'il crut lui-même gracieux, a sans doute reçu du Ciel le don de voir à travers les estomacs ?

- Assurément non, rétorqua Crapaud-Bœuf, le Roi, mais Tigre, mon Capitaine, va ouvrir les estomacs, en sorte que je puisse voir de mes yeux ce qui s'y trouve. Que l'on commence par Jacquot, l'Archiviste.

- Seigneur, protesta Perroquet éperdu, je vous jure que je suis innocent !

- En ce cas, tu dois craindre d'autant moins la perquisition, répondit le Roi, non sans une certaine logique. Perroquet n'eut pas le temps d'en dire davantage, car les griffes de Tigre lui avaient ouvert l'estomac, aussi proprement que l'eut fait le scalpel d'un chirurgien.

Dans l'estomac du malheureux Archiviste, il n'y avait pas trace de ouangue, bien que le viscère montrât la preuve que Perroquet mangeait de bon appétit ;

- « Jacquot avait bien déjeuné, constata Sa Majesté. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence : ce n'était pas lui le voleur. Au suivant, donc ! »

Monseigneur-du-Bonc, Grand Maître des Cérémonies, fut éventré avant que d'avoir pu tousser.

Cette fois encore, Crapaud-Bœuf, le Roi, du convenir que son voleur n'était pas retrouvé.

- « Au suivant ! » ordonna-t-il de nouveau.

Le suivant fut Chat qui, d'un bond rapide, se mit momentanément hors de la portée des griffes du terrible Capitaine. Chat essaya de sauver sa vie :

- Sire, je suis votre Grand Juge. Si je meurs maintenant, comment pourrez-vous, dans les formes requises, instruire le procès et condamner le voleur, quand vous l'aurez retrouvé, grâce à la meilleure méthode que votre subtil esprit vient d'inventer ? »

Ce raisonnement ne laissa pas d'impressionner le monarque. Il avait en effet accoutume de proclamer qu'il était respectueux de ses lois, afin de donner l'exemple. Chat était donc tout près d'être sauvé. Par malheur son plus proche voisin, dont le tour venait après lui pour subir l'épreuve, était Macaque le Grand Chambellan. Ce dernier dit précipitamment :

- « Que de temps perdu ! Alors que la légitime curiosité de Sa Majesté n'est pas satisfaite ! Est-ce bien au Juge Suprême du Royaume de faire obstacle à une enquête judiciaire ?... Comme s'il ne serait pas possible à Sa Toute-puissante Majesté de nommer sur le-champ un autre juge ! En vérité, si je ne craignais de soupçonner un juste, je croirais, Messire Chat, que toute cette comédie n'a pour but que de soustraire un estomac coupable au regard terrible du Roi. Allons ! qu'on n'impatiente pas davantage sa Majesté. Que l'on m'ouvre immédiatement l'estomac, car, moi, je ne suis pas coupable.

Tout beau ! Tout beau ! s'écria sa Majesté ; Macaque, mon ami, tu as excellemment parlé. Je suis sûr que Chat est convaincu de la nécessité de se justifier à mes yeux. »

Sur ce, Sa Majesté fit un signe. Et Chat fut instantanément opéré.

En vain.

Macaque alors, sans ajouter mot, se mit deux doigts fort avant dans la gorge, et obtint comme résultat que son estomac se vida sur les lieux. Dès qu'il put parler, il dit :

- Que Votre Majesté me pardonne ; mais il m'a semblé que cette méthode était sensiblement plus expéditive que l'autre, quelle que fut la dextérité de Seigneur Tigre.

- Je ne trouve pas » déclara Tigre qui prenait goût à la chose.

Macaque jeta à l'imprudent soldat un regard de biais, avant que d'insinuer :

- « De plus, Tigre sera, j'en suis sur, fort satisfait de prouver lui aussi son innocence.

- Je ne mange pas de ouangue, moi ! Ceux de ma tribu ont toujours eu en horreur ces petites graines d'huile pleines et qui vous soulèvent le cœur. De mémoire de Tigre...

- Vous vous montrez bien méprisant à l'égard d'une nourriture royale, poursuivit impitoyablement Macaque. Par ailleurs, il s'agit de savoir si oui ou non vous avez volé le ouangue. Notre enquête n'a point d'autre but. Il nous chaut peu de savoir si vous en mangez ou non.

- Ho! Ho! fit le Roi émerveillé. Si Macaque n'était mon Grand Chambellan, j'en ferais bien mon Procureur. Macaque, je te laisse poursuivre cette affaire à ta guise. J'ai dit !

- Qu'on apporte des oignons de lys » ordonna Macaque. On s'empressa d'apporter le vomitif commandé, chacun préférant de loin la nouvelle formule qu'empruntait l'enquête.

Tigre y passa le premier.

Les fragments d'une véritable ménagerie lui sortirent de l'estomac. On dut prodiguer des soins à Tortue qui crut reconnaître les restes d'une sœur chérie de ce qu'avait vomi Tigre :

- « Au suivant ! » ordonna Macaque, sans se laisser attendrir.

Tout le monde y passa.

Sans succès.

Le sordide ouangue semblait s'être volatilisé, et Macaque, se sentant plus en danger que jamais d'une disgrâce fatale, envisageait de proposer au Roi une expédition punitive au Royaume voisin. Cependant Sa Majesté, dont l'heure de la sieste avait depuis longtemps sonné, déclara :

- « La Cour est levée. Nous reprendrons cette intéressante enquête à mon réveil ».

A cet instant, l'œil fureteur de Macaque aperçut, essayant de se faufiler dans le brouhaha, Lapin venant du dehors. Macaque ne se rappelait pas lui avoir vu subir l'épreuve des oignons de lys. Un doute, plein d'espérance, se glissa dans l'esprit inquisiteur du Chambellan. S'approchant de Lapin, il lui mit lourdement sa poigne d'acier au collet, en criant :

- « Je te tiens !

- Et d'abord, de quel ouangue s'agit-il ? » répliqua Lapin, surpris.

Sur ce, il y eut un lourd silence, puis un éclat de rire tonitruant rendit la respiration à la Cour effarée par ce coup de théâtre. C'était Sa Majesté qui riait aux larmes du succès de la ruse de son policier improvisé.

Lapin dut à cet éclat de rire d'avoir la vie sauve. Il dut cependant travailler pendant toute une année au service de Crapaud-Bœuf.

Ce ne fut pas le plus dur. Pendant tout le reste de sa vie, il ne put aborder quelqu'un sans être accueilli par la phrase devenue légendaire :

- « De quel ouangue s'agit-il ? »

On dit qu'il en mourut de chagrin avant l'âge.

Après la lecture ...

 ... Compréhension de texte

1. De quel genre littéraire s'agit-il dans cet extrait ? Justifiez votre réponse.
2. Relevez les traits caractéristiques du Roi Crapeau-Bœuf.
3. Selon le texte, quel voleur cherche – t – on à attraper ?
4. Que pensez-vous de la méthode choisie par le Roi pour retrouver le voleur ?
5. A votre avis la proposition de Macaque est-elle meilleure que la méthode du Roi ? Justifiez votre réponse.
6. Pourquoi le Roi a – t – il laissé l'enquête dans les mains de Macaque ?
7. Quelle est l'importance des oignons de lys dans la résolution du problème du Roi ?
8. La proposition de Macaque a – t – elle permise de retrouver le voleur ? Justifiez votre réponse.
9. Pourquoi Lapin est-il mis au service du Roi pendant un an ?
10. Quelle morale peut-on tirer de cette histoire ?

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur l'importance du conte dans votre société.
2. Présentez un conte de votre région.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur l'importance des chefs traditionnels dans votre société.
2. Présentez un conte de chez vous.

⇒ Débat

1. Faut-il toujours dire la vérité même au péril de sa vie ?
2. A votre avis, est-ce qu'on a toujours besoin d'un plus petit que soi ?

Écrivains haïtiens

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

ROUMAIN, Jacques



Biographie

Jacques Roumain est né le 4 juin 1907 à Port-au-Prince en Haïti dans une famille aisée. Il fréquente des écoles catholiques à Port-au-Prince puis va étudier en Belgique, en Suisse, en France, en Espagne et en Allemagne.

À vingt ans, il revient en Haïti et est co-fondateur de « *La Revue Indigène* » avec Émile Roumer Philippe Thoby-Marcelin, Carl Brouard et Antonio Vieux, dans laquelle ils publient des poèmes et des nouvelles. Il est très actif dans la lutte contre l'occupation américaine d'Haïti (1915-1934).

En 1934, il fonde le Parti communiste haïtien. A cause de ses activités politiques, de sa participation au mouvement de résistance contre la présence américaine, et, surtout, de la création du Parti communiste haïtien, il est arrêté, emprisonné et forcé à l'exil par le président de l'époque Sténio Vincent.

Pendant ses années d'exil, Roumain travaille et se lie d'amitié avec de nombreux écrivains et poètes comme Langston Hughes. Il fréquente aussi Columbia University à New York. Il retourne dans son pays après le changement de gouvernement en 1941. Il occupe alors le poste de Directeur – Fondateur du Bureau d'ethnologie de la république d'Haïti et enseigne l'Archéologie précolombienne et l'Anthropologie préhistorique à l'Institut d'Ethnologie.

Poète, romancier, ethnologue et diplomate, Jacques Roumain décède le 18 août 1945.

Œuvres

Romans

- 1931 - *Les fantômes*
- 1931 - *La montagne ensorcelée*
- 2004 - *Gouverneurs de la rosée*

Poèmes

- 1927 – juillet. «Midi», *La Trouée*, p.22 (Anth. p.32.)
- 1927 – juillet. «Pluie», *La Trouée*, p.22 (Anth. p.31.)
- 1927 – juillet. «Cent mètres», *La Revue indigène* (Anth. p.33-34.)
- 1927 – août. «La Danse du poète-clown», *La Revue indigène*, p.62.
- 1927 – août. «Noir», *La Revue indigène*, p.62. (ms.: Wiener Walzer).
- 1927 – août. «Nungesser et Coli», *La Trouée*, p.49.
- 1927 – septembre. «Le Buvard: Insomnie», *La Revue indigène*, p.111.
- 1927 – septembre. «Le Buvard: Le Chant de l'homme», *La Revue indigène*, p.113.
- 1927 – septembre. «Le Buvard: Calme», *La Revue indigène*, p.114.
- 1927 – septembre. «Le Buvard: Orage», *La Revue indigène*, p.112. (Anth. p.35.)
- 1927 – septembre. «Corrida» (signé Madrid, mai 1926), *La Revue indigène*, p.115-116.
- 1927 – septembre. «Après-midi», *La Trouée*.
- 1927 – octobre. «Miragôane», *La Trouée*.
- 1928 – janvier «À jouer aux billes», *La Revue indigène*, p.208.
- 1928 – mars «Échappée», *La Trouée*.
- 1928 – «Surgi d'une natte de paille peinte» (Anth. p.40.) (ms. Paysage irréel)
- 1928 – «Absence» (Anth. p.38.)
- 1928 – «Angoisse» (Anth. p.36.)
- 1928 – «Attente» (Anth. p.37.) (ms. Soir)
- 1928 – «Mirage» (Anth. p.39.)

- 1928 – «Appel»; poème par...; suivi de «La Chanson des Lambis», par Émile Roumer, Port-au-Prince, Impr. V. Pierre-Noël.
- 1929 – 7 septembre. «Horizon ... soleil», La Presse.
- 1929 – 14 septembre. «Je rêve que je rêve», La Presse.
- 1929 – 14 septembre. «L'Aube», La Presse.
- 1931 – 4 juillet. «Quand bat le Tam-Tam», Haïti-Journal.
- 1931 – 11 juillet. «Une composition inédite de Ludovic Lamothe – poème de Jacques Roumain», Haïti-Journal
- 1931 – 20 octobre. «Langston Hugues», Haïti-Journal.
- 1931 – 30 décembre. «Guinée», Haïti-Journal.
- 1937 – avril. «Madrid», Commune (Paris), n° 44, 4e année, p.926-927.
- 1945 – *Bois d'ébène*, Port-au-Prince: Impr. Henri Deschamps. Rééditions Éditions Mémoire d'encrier, Collection : Poésie, Montréal : 2003

Essais

- 1934 - *Analyse schématique 32- 34*
- 1942 - *Autour de la campagne antisuperstitieuse*
- 1942 - *Contribution à l'étude de l'ethnobotanique précolombienne des Grandes Antilles*
- 1943 - *Le sacrifice du tambour*

Nous mourrons tous... et elle plonge sa main dans la poussière : la vieille Délira Délivrance dit : nous mourrons tous : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Maria la Sainte Vierge ; et la poussière coule entre ses doigts. La même poussière que le vent rabat d'une haleine sèche sur le champ dévasté de petit-mil, sur la haute barrière de cactus rongés de vert-de gris, sur les arbres, ces bayahondes rouillés.

La poussière monte de la grand-route et la vieille Délira est accroupie devant sa case, elle ne lève pas les yeux, elle remue la tête doucement, son madras a glissé de côté et on voit une mèche grise saupoudrée, dirait-on, de cette même poussière qui coule entre ses doigts comme un chapelet de misère : alors elle répète : nous mourrons tous – et elle appelle le bon Dieu. Mais c'est inutile, parce qu'il y a si tellement beaucoup de pauvres créatures qui hèlent le bon Dieu de tout leur courage que ça fait un grand bruit ennuyant et le bon Dieu l'entend et il crie : Quel est, foutre, tout ce bruit ? Et il se bouche les oreilles. C'est la vérité et l'homme est abandonné.

Bienaimé, son mari, fume sa pipe, la chaise calée contre le tronc d'un calebassier. La fumée ou sa barbe cotonneuse s'envole au vent.

- Oui, dit-il, en vérité, le nègre est une pauvre créature.

Délira semble ne pas l'entendre.

Une bande de corbeaux s'abat sur les chandeliers. Leur croassement enrôlé racle l'entendement, puis ils se laissent tomber d'une volée, dans le champ calciné, comme des morceaux de charbon dispersés.

Bienaimé appelle : Délira ? Délira, ho ?

Elle ne répond pas :

- Femme, crie-t-il.

Elle lève la tête.

Bienaimé brandit sa pipe comme un point d'interrogation :

- Le Seigneur, c'est le créateur, pas vrai ? Réponds : le Seigneur, c'est le créateur du ciel et de la terre, pas vrai ?

Elle fait : oui, mais de mauvaise grâce.

- Eh bien, la terre est dans la douleur, la terre est dans la misère, alors, le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la misère.

Il tire de courtes bouffées triomphantes et lance un long jet sifflant de salive.

Délira lui jette un regard plein de colère :

- Ne me tourmente pas, maudit. Est-ce que j'ai pas assez de tracas comme ça ? La misère, je la connais, moi-même. Tout mon corps me fait mal, tout mon corps accouche la misère, moi-même. J'ai pas besoin qu'on me baille la malédiction du ciel et de l'enfer.

Puis, avec une grande tristesse et ses yeux pleins de larmes, elle dit doucement :

- O Bienaimé, nègre a moué...

Bienaimé tousse rudement. Il voudrait peut-être dire quelque chose. Le malheur bouleverse comme la bile, ça remonte à la bouche et alors les paroles sont amères.

Délira se lève avec peine. C'est comme si elle faisait un effort pour rajuster son corps. Toutes les tribulations de l'existence ont froissé son visage noir, comme un livre ouvert à la page de la misère. Mais ses yeux ont une lumière de source et c'est pourquoi Bienaimé détourne son regard.

Elle a fait quelques pas et elle est entrée dans la maison.

Au-delà des bayahondes une vapeur s'élève, où se perd, dans un dessin brouillé, la ligne à moitié effacée des mornes lointains. Le ciel n'a pas une fissure. Ce n'est qu'une plaque de tôle brûlante.

Derrière la maison, la colline arrondie est semblable à une tête de négresse aux cheveux en grains de poivre : de maigres broussailles en touffes espacées, à ras du sol ; plus loin, comme une sobre épaule contre le ciel, un autre morne se dresse parcouru de ravinelements étincelants ; les érosions ont mis à nu de longues coulées de roches : elles ont saigné la terre jusqu'à l'os.

Pour sûr qu'ils avaient eu tort de déboiser. Du vivant encore de défunt Josaphat Jean-Joseph, le père de Bien-aimé, les arbres poussaient dru là-haut. Ils avaient incendié le bois pour faire des jardins de vivres : planté les pois-congo sur le plateau, le maïs à flanc de coteau.

Travaillé durement en nègres conséquents, en travailleurs de la terre qui savent qu'ils ne pourront porter un morceau à la bouche s'ils

ne l'ont extrait du sol par un labeur viril. Et la terre avait répondu : c'est comme une femme qui d'abord se débat, mais la force de l'homme, c'est la justice, alors, elle dit : prends ton plaisir...

A l'époque, on vivait tous en bonne harmonie, unis comme les doigts de la main et le coumbite* réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage.

Bienaimé se lève, il marche à pas indécis vers le champ. Une herbe sèche comme de l'étoupe a envahi le canal. Il y a longtemps que les hautes tiges de roseaux se sont affaissées, mêlées à la terre. Le fond du canal est craquelé comme une vieille faïence, verdi de matières végétales pourries. Avant, l'eau y courait libre, au soleil : son bruissement et sa lumière faisaient un doux rire de couteaux. Le petit-mil poussait serré, dissimulant la case à la vue de la grand-route.

« Ah ces coumbites », songe Bienaimé... Dès le petit jour, il était là, en chef d'escouade sérieux, avec ses hommes, tous habitants de grand courage : Dufontaine, Beauséjour, cousin Aristhène, Pierrillis, Dieudonné, beau-frère Mérilien, Fortuné Jean, compère Boirond, le Simidor Antoine : un nègre habile à chanter, capable de remuer avec sa langue plus de malices que dix commères ensemble, mais c'était sans méchanceté, rien que pour l'amusement, parole d'honneur.

* Travail agricole collectif

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. Comment peut-on qualifier le comportement de la vieille Délira ? Justifiez votre réponse.
2. Relevez les extraits qui illustrent les idées de l'auteur sur l'attitude de Dieu envers la prière à Dieu.
3. A votre avis, pourquoi Bienaimé dit-il que « le nègre est une pauvre créature » ?
4. Etes-vous d'accord avec Bienaimé lorsqu'il dit que « le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la douleur » ? Donnez un exemple concret pour justifier votre réponse.
5. Relevez, dans le texte, deux exemples de comparaison employée par l'auteur pour décrire la souffrance de Délira ou parler de la nature.
6. Expliquez la phrase suivante « elles [les érosions] ont saigné la terre jusqu'au sang ».
7. Que veut-dire « déboiser » ? Et selon le texte, pourquoi les gens avaient-ils déboisé ?
8. Qu'est-ce que Bienaimé regrette beaucoup de l'époque de son père ?
9. Qu'est-ce que le « coumbite » ? Selon le texte, quels étaient les avantages du « coumbite » à l'époque du père de Bienaimé ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Racontez un incident de votre enfance qui vous a le plus marqué.
2. Ecrivez sur les avantages du travail en groupe.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur l'importance de l'agriculture dans la société contemporaine.
2. Enumérez et expliquez ce qui constitue, à votre avis, les principales causes de l'intolérance religieuse dans la société contemporaine.

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre l'idée selon laquelle « l'union fait la force » ?
2. La technologie a causé plus de mal que du bien à la nature. Vrai ou faux.

DEPESTRE, René



Biographie

Né à Jacmel le 29 août 1926, René Depestre est poète et écrivain franco-haïtien. C'est en 1945 qu'il publie ses premiers poèmes dans le recueil *Étincelles*.

Suite à son engagement dans la vie politique de son pays, il est incarcéré puis se voit obligé de quitter son île natale pour vivre en exil en France puis à Cuba. Pendant près de vingt ans, il exerce d'importantes fonctions aux côtés de Fidel Castro et Che Guevarra. Il ne cesse d'écrire des poésies et publie *Minerai noir* en 1956 dans lequel il parle des souffrances et des humiliations de l'esclavage.

Il quitte le Cuba dans les années 1970 et s'installe à Paris où il travaille, pendant plusieurs années pour l'UNESCO. Il poursuit son œuvre d'écrivain-poète à Lézignan-Corbières où il s'est installé dans les années 1980.

Son roman *Hadriana dans tous mes rêves* (1988) reçoit le Prix Renaudot, le Prix du roman de la Société des gens de lettres et le Prix du roman de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Il est lauréat du Prix Robert Ganzo de poésie, en avril 2007, pour son livre *La rage de vivre*.



Œuvres

Romans

- 1988 - *Hadriana dans tous mes rêves* (Prix Renaudot, Prix du roman de la Société des gens de lettres et Prix du roman de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.)
- 1979 - *Le mât de cocagne*

Poésie

- 1945 - *Étincelles*
- 1956 - *Minerai noir*
- - *La rage de vivre* (Prix Robert Ganzo)

Il était une fois un homme d'action qui était contraint par l'Etat à gérer un petit commerce à l'entrée nord d'une ville des tropiques. Cet homme s'appelait Henri Postel. La boutique, marquée par les autorités à l'enseigne de « L'arche de Noé », dépendait de l'Office National de l'Electrification des Ames (ONEDA).

Un après-midi d'octobre, le Grand Electrificateur des âmes, après avoir écouté un important rapport du ministre de l'ONEDA lui avait déclaré :

- Ton exposé, mon cher Clovis, était tout à fait remarquable. Il y a juste un point où je ne suis pas : le sort de l'ex-senateur Henri Postel. Nous devons procéder à son égard avec plus d'habileté qu'envers le menu fretin des conjures. Notre homme est encore influent. Le noyer dans le bain de sang de cette nuit, c'est lui faire cadeau, à bon compte, des palmes du martyr. De sa fosse étant, il sera encore capable d'organiser des complots. Il vaut, mieux lui fabriquer la mort la plus naturelle qui soit.

- Nos poisons ne sont-ils pas là pour ça, Excellence ? avait dit Clovis Barbotog.

- Pour Postel, vois-tu, cette formule ne m'emballe pas.

- Et le suicide téléguidé ?

- Non plus.

- Et la dernière promenade en hélicoptère ?

- Non, cher Clo. Aucune de nos méthodes habituelles.

Un adversaire de son format mérite une fin hors série. Je pense à une mort qui lui grignote lentement l'esprit avant de s'attaquer à son corps.

- Faisons de lui un zombie pour le restant de ses jours !

- C'est pas croyable : nos matières grises travaillent à l'unisson. Figure-toi que depuis deux jours, je mitonne quelque chose d'approchant. J'ai décidément écarté les mécanismes de zombification du siècle dernier.

- Ils présentent trop d'aléas ?

- Oui. En plus de ça, ils ne cadrent pas avec notre âge électronique.

- Ça sent trop l'empereur Faustin Ier ?

- Depuis notre Faustin Soulouque, le monde a fait des progrès en la matière. Je veux voir Postel se mouvoir librement dans la société des hommes, avec ses souvenirs, ses sensations, ses idées, ses goûts et ses haines. Il n'aura ni l'air absent ni le regard vitreux de nos traditionnels morts-vivants. Il faut qu'il demeure jusqu'au bout conscient de son état.

- C'est la gomme à effacer l'homme à partir de sa conscience !

- N'est-ce pas génial, hein ? Dans mon système, le facteur zombifiant sera logé au-dedans de Postel. La mort montera de son inconscient comme une névrose qui le trompera à chaque instant. Il prendra pour un sursis le chemin qui le conduit tout droit sous la terre. L'électrification des âmes accède à une nouvelle dimension métaphysique : la mort qui ressemble plus à la vie qu'à tout autre chose.

- La zombification par soi-même !

- Exactement, très cher. Ecoute maintenant le plus drôle de l'histoire : Postel en personne a fourni son point de départ à ma recherche. Il était en première année de droit quand je faisais l'externat à la Faculté de médecine. Nous étions des camarades. Déjà à l'époque il avait la tête farcie d'idées subversives. Un soir, il me confia que pour lui le comble du malheur ce ne serait pas d'être amputé des deux jambes ou qu'on l'enferme au secret trente ans consécutifs au Fort-Samedi. Sais-tu quelle était aux yeux de l'étudiant Postel l'extrémité de la détresse ? Etre condamné à vendre de menus comestibles ou de la méchante quincaillerie à la clientèle toujours aux abois de nos bas quartiers. « Je ne me vois pas, disait mon ancien camarade d'université, force de débiter du matin au soir, de la semoule de maïs ou du saindoux. Un de nos modernes Caligula y trouverait le moyen le plus sûr de me détruire à petit feu sans avoir à verser une goutte de mon sang » Dégotte-moi donc, cher Clo, l'échoppe la plus minable du Portail-Léognan ou de Tête-Bœuf, et colle de force notre Henri à la place de son propriétaire. Aie soin, avec le doigt qu'on te connaît, qu'il n'y ait plus jamais à ses côtés rien de vivant ni de chaud : ni femmes, ni enfants, ni parents, ni amis, ni partisans, ni le moindre animal domestique !

Quelques heures après cet entretien, le Chef de l'ONEDA exécuta à la perfection le plan arrêté. Il s'amena devant la maison d'Henri Postel

avec trois camions écumants de soldats. A Turgeau, cette nuit-là, les gens se ratatinaient d'épouvante dans leur lit, à entendre des hurlements de femmes, d'enfants, de perroquets, de chiens et de chats, copieusement ponctués de rafales de mitraillettes. Le lendemain, Port-au-Roi apprit que la famille Postel, de même que des milliers de militants posteliens « avaient été mis hors d'état de nuire ». On révéla également que le chef de la conjuration avait in extremis sollicité du Grand Electrificateur des âmes qu'il daigne le laisser paisiblement administrer une boutique à l'enseigne de « L'arche de Noé ». Le communiqué de l'ONEDA précisa que son « Excellence le Président à Vie, l'Honorable Zoocrate Zacharie, avait aussitôt acquiescé à la requête de son dernier adversaire vivant, pour donner une fois de plus au Grand Pays Zacharien la preuve par neuf de son sentiment de magnanimité envers les vaincus ».

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. Que vous rappelle « l'arche de Noé » ? Et quel est son lien avec le texte ?
2. Relevez, dans le texte, des expressions qui permettent de décrire Henri Postel.
3. Expliquez l'expression « suicide téléguidé ». En quoi consiste le suicide téléguidé dans le texte ?
4. Pourquoi Henri Postel est-il considéré comme un adversaire du Grand Electrificateur ?
5. Relevez des extraits du texte qui montrent que le Grand Electrificateur veut vraiment du mal à Henri Pastel.
6. Qu'entendez-vous par « zombification » ? A travers le texte, expliquez le processus d'une « zombification ».
7. En vous appuyant sur le texte, présentez la personnalité du Grand Electrificateur.
8. Quel a été enfin le sort de Henry Postel selon le texte ?
9. Expliquez la phrase suivante « les militants postéliens ont été mis hors d'état de nuire ».
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur les causes des coups d'états militaires en Afrique.
2. Vous avez assisté à une bagarre publique, racontez !

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous les conséquences du mensonge des politiciens dans la société contemporaine.
2. Exprimez votre opinion sur les assassinats politiques dans les pays africains.

⇒ Débat

1. Le sous-développement de l'Afrique est causé par le manque d'unité parmi les politiciens : vrai ou faux ?
2. Etes-vous pour ou contre l'idée que la politique est synonyme de corruption ?

AGNANT, Marie-Cécile



Biographie

Née à Port-au-Prince en Haïti, Marie-Cécile Agnant a enseigné le français et travaillé pendant plusieurs années comme traductrice et interprète.

Elle a écrit des poèmes, romans, nouvelles ainsi que des ouvrages destinés aux jeunes. Elle est également conteuse et s'intéresse au théâtre. Ses textes sont ancrés dans la réalité sociale contemporaine et portent sur les thèmes comme l'exclusion, la solitude, le racisme, l'exil, la condition des femmes, le rapport au passé, etc.

Marie-Cécile Agnant vit au Québec depuis 1970. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture et connaît une remarquable carrière internationale avec de nombreuses tournées et conférences en Europe, en Amérique du Sud et aux États-Unis. Ses œuvres, qui reflètent son engagement, sont traduites en espagnol, en anglais, en néerlandais et en coréen.



Œuvres

Romans

- 1995 - *La dot de Sara*
- 2001 - *Le livre d'Emma*. Montréal
- 2007 - *Un alligator nommé Rosa*

Romans pour la jeunesse

- 1999 - *Alexis d'Haïti*
- 1999 - *Le Noël de Maïté*
- 2000 - *Alexis fils de Raphaël*
- 2001 - *Vingt petits pas vers Maria*

Nouvelles

- 1997 - *Le Silence comme le sang*

Poésie

- 1994 - *Balafres*
- 2009 - *Et puis parfois quelquefois...*

Contes

- 2003 - *L'oranger magique: conte d'Haïti*
- 2003 - *La légende du poisson amoureux*
- 2008 - *La nuit du Tatou*

Textes publiés dans des ouvrages collectifs

- 2002 - « Écrire en marge de la marge » in *Reconfigurations. Canadian Literatures and Postcolonial Identities/Littérature canadiennes et identités postcoloniales*. Marc Maufort et Franca Bellarsi, éd.s. Bruxelles: PIE-Peter Lang, 2002: 15-20.
- 2004 - « Le vieil homme à moitié pierre » in *Nul n'est une île: Solidarité Haïti*. Sous la direction de Stanley Péan et Rodney Saint-Éloi. Montréal: Mémoire d'encrier, 2004: 29-43.
- 2004 - « Écrire pour tuer le vide du silence ». *Canadian Woman Studies* 23.2 (2004) : 86-91.
- 2006 - « Je suis de ce pays où l'herbe ne pousse plus... ». *Dernières nouvelles du colonialisme* (collectif). La Roque d'Anthéron: Vents d'ailleurs, 2006: 103-108.
- 2007 - « T'écrire ». *Une journée haïtienne*, textes réunis par Thomas C. Spear. Montréal: Mémoire d'encrier / Paris: Présence africaine, 2007: 213-215.

Distinctions littéraires

- 1995 - Finaliste, prix littéraire Desjardins, pour *La dot de Sara*.
- 1997 - Finaliste, prix du Gouverneur Général, pour *Le silence comme le sang*.
- 2007 - Prix Gros Sel Grands Enfants (Bruxelles), pour *La légende du poisson amoureux*.



Pour moi, Sara et toujours été une enfant bien spéciale. J'ai souvent dit à Giselle combien elle me rappelle ma grand-mère Aïda. Elle a tout d'elle, ses yeux de braise et de tendresse, ses cheveux en lianes qui me donnent tant de fil à retordre lorsque je dois les coiffer. Comment oublier ce jour où elle m'a dit que j'étais une tantine macoute, parce que je la torturais quand je la coiffais. Elle avait aussi, dès sa tendre enfance, cette démarche décidée de petit soldat. Sara a par-dessus tout, je crois, le caractère de grand-mère Aïda. Aïda, qui pouvait vous cajoler à vous faire perdre la tête, tout en tenant bien serrée une badine dans les mains. Ne jamais perdre le contrôle de la situation, telle était sa devise. Maîtresse d'elle-même, elle n'élevait jamais cette voix qui filtrait de son corps comme un filet d'eau qui glisse du rocher. Elle savait où elle allait, grand-mère Aïda, elle fonçait, en un corps à corps extraordinaire avec la vie. Tout le contraire de Giselle qui se croit forte, parce qu'elle a un caractère de diablesse, colérique, et pourtant, tellement sans volonté.

Grand-mère Aïda ... Giselle affirme ne pas se souvenir d'elle. « Tu veux dire que ma fille est la réincarnation de ta grand-mère ?

- Et pourquoi pas ? Aïda, figure-toi, outre le fait d'être ma grand-mère, elle est ton arrière-grand-mère, l'aurais-tu oublié ? C'est elle, ma fille, qui a coupé ton cordon ombilical et l'a enseveli sous l'abricotier dans la cour, disais-je, une pointe de malice dans la voix. Elle savait bien ce qu'elle faisait, la femme Aïda, et elle avait bien raison car notre passé c'est comme la lune, n'est-ce pas ? Il nous suit, il a les yeux fixés sur nous. Il est très difficile de fuir son passé, Giselle. Quoi qu'on fasse, il nous en restera toujours un peu ».

Elle avait vu le jour à l'Anse-aux Mombins, Aïda. Son père s'était établi dans cette région aride où candélabres et bayahondes se disputaient les rares gouttes de pluie que dispensait parcimonieusement le ciel pourtant souvent chargé de gros nuages lourds. « Trop lourds pour se laisser tomber, disait grand-mère Aïda, ils se feront trop mal, ou encore : ils sont sans doute trop fiers pour

venir jusqu'à nous ». L'air inquiet, elle scrutait le ciel de ses yeux pensifs.

L'Anse-aux-Mombins en ce temps-là comptait à peine une douzaine de familles ; des déracinés venus des régions avoisinantes fuyant on ne sait trop quel destin ou sans doute en quête d'un vague bonheur. Ils avaient planté leurs cases dans cette cuvette entre les deux mornes, un affaissement de terrain en quelque sorte, comme une grotte, juste après la ville de Chanterelle. Déjà, à l'époque, Chanterelle était un endroit assez prospère, avec des dames qui portaient chapeaux à voilette et chaussures de cuir à la messe le dimanche. Aïda n'avait jamais quitté l'Anse-aux Mombins. Le souvenir de son père, qui avait dompté, arrosé de sa sueur de paysan tenace et rebelle, cette terre tout aussi rebelle, l'avait liée pour toujours à l'Anse. Et c'est avec fierté qu'elle disait : « Cette terre c'est l'âme de mon père. » Ils avaient travaillé dur, racontait Gran' Aïda, et en quelques années l'Anse donnait café, cacao, ignames et autres denrées que l'on allait vendre au marché voisin, parfois jusqu'à la capitale.

À l'Anse-aux -Mombins, tout le monde respectait et aimait Aïda. C'était une guerrière. Elle avait empoigné la vie comme seules les femmes de ce temps, faiseuses de miracles, savaient le faire. Aïda était de celles qui avaient le don, croyez-moi, de transformer les roches en pain et de battre l'eau jusqu'à en faire du beurre. Dieu ! ce qu'elles savaient faire, les femmes de ce temps-là pour élever une armée d'enfants. Elle en a eu dix, Aïda. Rivée nuit et jour à son infatigable machine à coudre, ne faisant plus qu'une avec elle. C'était une de ces machines que l'on tournait du matin au soir tel un moulin avec le bras. Pas de pédales, non madame ! Nous n'en avons pas les moyens. Rien que cela et un petit commerce de détail : dix centimes de sucre, un dé d'huile, une poussière de sel, une branche de thym, cela et rien d'autre pour récolter un soupçon d'argent afin de payer le loyer, acheter les remèdes, les souliers et les cahiers et envoyer à l'école la petite Marie et le petit Jo. Elle ne connaissait rien pourtant des lettres, Aïda, ni des grandes ni des petites.

Il est bien possible, crois-moi, que « ta fille », comme tu dis si bien, soit véritablement la réincarnation de grand-mère Aïda. Elle appréciait tant la vie cette Aïda, qu'elle a dû ne pas en avoir son saoul. Alors elle est revenue pour continuer à vivre à travers Sara et sais-tu pourquoi ? Parce que rien ne se perd te, comme l'ont toujours dit nos vieux, et moi je ne fais que répéter après eux : « Tout ce que tu ignores

est plus grand que toi et il faut avoir la sagesse de le respecter ». Voilà ! Moi qui ai connu grand-mère Aïda mille fois mieux que celle à qui, le dois la vie, je sens en Sara tant et tant d' Aïda, un peu comme un miroir dans lequel je la revois. Sara, Aïda, un peu comme un miroir dans lequel je la revois. Sara, Aïda, à travers moi, à travers toi, la même racine, le même fil, la même vie : rien ne change sous ce ciel, sauf les apparences. La vie, tu sais, n'est rien qu'un long fil que l'on tire et qui s'en va et qui revient, sans cesse, toujours le même fil.

Grand-mère Aïda c'était comme la bonne terre. Amoureuse de la vie, généreuse et intelligente. Elle donnait, donnait, la femme Aïda, pour le plaisir de donner, pour l'amour de l'amour, l'amour de la tendresse, pour l'amour de la vie pour ce qu'elle est véritablement : trésor, mystère, beauté, bonheur simple dans le tourbillon de l'existence, au milieu des siens : enfants, petits-enfants, nièces et neveux. Aïda, les jupes toujours remplis d'enfants. Et lorsque j'y pense, au fait, qu'avait-elle d'autre, qu'avions-nous d'autre ? Que récoltions-nous sinon cette chaleur et cet espoir presque insensé qui nous venait de tous ces yeux où nous lisions la même interrogation : Où allons-nous ? Où donc le Bon Dieu a-t-il laissé tomber notre pierre sous le soleil ? » Interrogation constante à laquelle nous n'avions rien d'autre à opposer que notre foi dans la vie.

Grand-mère Aïda, je la revois, dans ses énormes vareuses, trônant derrière son moulin Singer et d'une ferme régissant son petit monde. Clotop, clotop, tournait la machine à coudre tandis que s'affairaient ses filles dans l'arrière-boutique. On venait de tous les coins de l'Anse-aux Mombins acheter chez Aïda deux doigts de morue, un peu de sel, une tête de hareng pour donner une âme au soloba du soir. Tante Germaine surtout, la sœur cadette de maman, servait les clients. Pendant ce temps, grand-mère cousait bout à bout des sacs de toile de Siam, des sacs de farine, taillait, surfilait. Le mercredi matin, après avoir balayé et arrosé avec ce mélange d'eau, de basilic et d'armoise le devant de sa porte, elle accrochait sa couture. Toute la nuit, elle s'était fatiguée les yeux et usée doigts à piquer, à ourler. Les morceaux de toile, les sacs de farine, lavés, repassés, s'étaient transformés en caracos, en robes à volants, jupons et blouses ornés de ric-rac multicolores. Dès cinq heures du matin, en file indienne et en cadence, les marchandes qui arrivaient de Desgranges, de Madras, de la plaine

d'Azur et des environs, devalaient la petite sente menant droit à notre maison et s'arrêtaient quelques minutes pour choisir, l'une un caraco, l'autre une blouse. La plupart ne payaient qu'en remontant chez elles le soir après le marché. Ainsi s'écoulait la vie en ce temps-là, à l'Anse-aux-Mombins.

De grand-mère Aïda, j'appris très tôt la couture. *Ti mafi*, disait-elle, un sourire au coin de ses yeux plissés, on ne sait jamais sur quelle barque naviguera notre vie demain : viens, voici comment on fait cet ourlet.

Plus tard, chez madame Souffrant, j'appris la coupe pour de bon, à tailler les biais, à faire de vraies robes de dames. Et c'est ainsi que j'allais devenir une des couturières les plus réputées, du moins pour les gens de la Cité des Bois-Pins, à la capitale où quelques années plus tard je déménageais ma carcasse.

Grand-mère Aïda m'avait élevée au doigt et à la baguette, comme cela se faisait dans ce temps-là. Ma mère à moi, Man Clarisse, n'avait pas survécu à ma naissance. Elle avait été emportée par une septicémie, dit-on, quelque temps après que je sois née et n'avait jamais voulu révéler le nom de celui qui l'avait mise en mal d'enfant. Elle avait lors vingt ans. Comme tant d'autres, elle avait dû se dire que les enfants, c'est plutôt l'affaire des femmes. Il y avait autour de nous et avec nous cette communauté de commères, matantes et marraines, qui étaient pour moi comme autant de mamans. Elle avait tenu, grand-mère, à m'envoyer à l'école. A l'époque, c'était un grand pas, comme on dit, car les petites filles – et croyez-moi, cela n'a pas beaucoup changé – on les gardait surtout pour aider à la maison, ou à faire marcher le commerce. L'école, lorsqu'on le pouvait, on y envoyait plutôt les futurs messieurs. S'il y avait quelque argent à investir, mieux valait l'employer à garnir la caboche des petits hommes, ceux qui, pensait-on, devaient par la suite sauver la famille de la faim en devenant agronomes, avocats, ingénieurs, et peut-être même médecins.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. De quel genre de texte s'agit-il ici ?
2. Relevez les qualités de la grand-mère Aïda dans le texte.
3. En vous appuyant sur le texte, comparez Sara et Giselle.
4. Selon le texte, qu'est-ce qui fait de Sara une personne spéciale ?
5. Relevez des extraits du texte qui parlent de la réincarnation.
6. Pourquoi Aïda n'avait-elle jamais quitté l'Anse-aux-Mombins ?
Donnez, au moins, deux raisons.
7. Expliquez la phrase suivante : « La vie, tu sais, n'est rien qu'un long fil que l'on tire et qui revient, sans cesse... »
8. Relevez des extraits du texte qui illustrent l'opinion de l'auteur sur l'éducation.
9. Comment grand-mère Aïda gagnait-elle sa vie ? Peut-on dire que la vie lui était facile ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur le paiement de la dot dans votre société.
2. Avec des exemples, écrivez sur l'importance du paiement de la dot en Afrique.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur l'importance du mariage dans votre pays.
2. Exprimez votre opinion sur le paiement de la dot.

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre le paiement de la dot ?
2. Etes-vous pour ou contre le mariage mixte ?

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Écrivains martiniquais

CÉSAIRE, Aimé



Biographie

Aimé Fernand David Césaire est né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe. Poète et homme politique martiniquais, il est l'un des pères fondateurs de la négritude et un anticolonialiste résolu.

De 1919 à 1924, il fréquente l'école primaire de Basse-Pointe et obtient par la suite une bourse pour le lycée Victor Schoelcher de Fort-de-France. En septembre 1931, il arrive à Paris au lycée Louis-le-Grand où il rencontre Léopold Sédar Senghor, avec qui il noue une amitié qui durera jusqu'à la mort de ce dernier.

En septembre 1934, Césaire fonde, avec d'autres étudiants antillais, guyanais et africains (parmi lesquels Léon Gontran Damas, le Guadeloupéen Guy Tirolien, les Sénégalais Léopold Sédar Senghor et Birago Diop), le journal *L'Étudiant noir*. C'est dans cette revue qu'apparaît pour la première fois le terme de « Négritude », concept forgé par **Aimé Césaire** en réaction à l'oppression culturelle du système colonial français.

Après sa réussite en 1935 au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, Césaire va passer ses vacances en Dalmatie chez son ami Petar Guberina et commence à écrire le *Cahier d'un retour au pays natal*, qu'il achève en 1938. La pensée et la poésie de Césaire ont marqué les intellectuels africains et noirs américains qui luttent contre la colonisation et l'acculturation. En 1945, Césaire est élu comme le maire de Fort-de-France puis député, le mandat qu'il conserve jusqu'en 1993.

Il meurt le 9 avril 2008 à Fort-de-France, la capitale de la Martinique.

Œuvres

Poésie

- 1939 - *Cahier d'un retour au pays natal*
- 1946 - *Les armes miraculeuses*
- 1947 - *Soleil cou coupé,*
- 1950 - *Corps perdu*
- 1960 - *Ferrements*
- 1961 - *Cadastre*
- 1976 - *Œuvres complètes* (trois volumes)
- 1982 - *Moi, laminaire*
- 1994 - *La poésie*
- 2010 - *Sept poèmes reniés* suivi de *La voix de la Martinique*

Théâtre

- 1958 - *Et les chiens se taisaient*
- 1963 - *La tragédie du roi Christophe*
- 1966 - *Une saison au Congo*
- 1969 - *Une tempête, d'après La tempête de William Shakespeare : adaptation pour un théâtre nègre*

Essais

- 1948 - *Esclavage et colonisation*
- 1950 - *Discours sur le colonialisme*
- 1987 - *Discours sur la négritude*
- 1962 - *Toussaint Louverture, La révolution française et le problème colonial*



Au bout du petit matin...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moïnillon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échoués dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échoués.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une veille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout de petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir – les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mures du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picore d'oiseaux marins – la plage des songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençant, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de désencastration, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend compte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre de ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, raides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni à cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de peurs tapies dans les ravins, de peurs juchées dans les arbres, de peurs creusées dans le sol, de peurs en dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses fumerolles d'angoisse.

Au bout de petit matin, le morne oublié, oublieux de sauter.

Au bout du petit matin, le morne au sabot inquiet et docile – son sang impaludé met en déroute le soleil de ses pouls surchauffés.

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du morne, comme un sanglot que l'on à bâillonné au bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une ignition qui se dérobe et se méconnaît.

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant la boulimie aux aguets de foudres et de moulins, lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le morne seul et son sang répandu, le morne et ses pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de pour, le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le suicide s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avaler ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscur s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore.

Après la lecture ...

☞ ... Compréhension de texte

1. A quel genre littéraire appartient ce texte ? Justifiez votre réponse avec des extraits du texte.
2. Relevez des extraits du texte qui montrent que l'auteur, Aimé Césaire, est un écrivain engagé.
3. A votre avis, pourquoi l'auteur fait-il la répétition de « Au bout du petit matin... »
4. Relevez et expliquez, au moins, trois expressions utilisées par l'auteur pour illustrer le retour au pays natal.
5. Relevez et expliquez, au moins, deux figures de style employés dans le texte.
6. De quelle ville inerte le texte parle – t – il ?
7. Relevez des extraits du texte qui font référence à la société antillaise dans le texte.
8. Relevez les traces de l'oralité africaine dans le texte.
9. Donnez un titre à cet extrait et justifiez votre choix du titre.
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Décrivez votre ville natale.
2. Ecrivez sur ce que vous aimez et ce que vous détestez dans votre pays.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez votre opinion sur les dangers de l'immigration clandestine vers l'occident.
2. Expliquez vos activités habituelles pendant les vacances scolaires.

⇒ Débat

1. Exprimez-vous pour ou contre la vie loin de chez soi.
2. Les jeunes africains ont-ils raison de chercher leur bonheur en Europe ?

ZOBEL, Joseph



Biographie

Issu d'une famille très modeste, Joseph Zobel est né le 26 avril 1915 à Rivière-Salée (Martinique) d'une employée de maison et d'un chauffeur de maître. Sa mère ne pouvant s'en occuper en conservant son emploi, Joseph est élevé par sa grand-mère maternelle, Man Marie, la Man Tine de *La Rue Cases-Nègres*, ouvrière agricole travaillant sur une plantation sucrière de Petit-Bourg (commune de Rivière-Salée).

Élève brillant, soutenu par l'amour inconditionnel de sa grand-mère et aussi de sa mère Acelia qui est forcée de travailler comme nourrice dans une famille de Blancs à Fort de France, le jeune Joseph Zobel obtient une bourse modeste qui va lui permettre de poursuivre ses études jusqu'au baccalauréat. Lycéen, il quitte Petit-Bourg pour rejoindre sa mère, Man Celia, à Fort-de-France.

Romancier et poète, Joseph Zobel est considéré comme l'un des auteurs les plus importants de la littérature antillaise. Il tirera de ses souvenirs d'enfance la matière du roman *La Rue Cases-Nègres* qui, non seulement va connaître une grande renommée, mais recevra aussi le Prix des Lecteurs.

Joseph Zobel meurt le 17 juin 2006 à Alès.

Œuvres

- 1946 - *Les jours immobiles*
- 1947 - *Diab'-là*
- 1950 - *La rue cases-nègres*
- 1952 - *La fête à Paris*
- 1964 - *Le soleil partagé*
- 1978 - *Les mains pleines d'oiseaux*
- 1979 - *Quand la neige aura fondu*
- 1982 - *Et si la mer n'était pas bleue*
- 1983 - *Mas Badara*
- 1995 - *D'amour et de silence*
- 2002 - *Gertal et autres nouvelles*
- 2002 - *Le soleil m'a dit*

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Quand la journée avait été sans incident ni malheur, le soir arrivait, souriant de tendresse.

D'aussi loin que je voyais venir m'man Tine, ma grand-mère, au fond du large chemin qui convoyait les nègres dans les champs de canne de la plantation et les ramenait, je me précipitais à sa rencontre, en imitant le vol du mansfenil, le galop des ânes, et avec des cris de joie, entraînant toute la bande de mes petits camarades qui attendaient comme moi le retour de leurs parents.

M'man Tine savait qu'étant venu au devant d'elle, je m'étais bien conduit pendant son absence. Alors, du corsage de sa robe, elle retirait quelque friandise qu'elle me donnait : une mangue, une goyave, des icaques, un morceau d'igname, reste de son déjeuner, enveloppé dans une feuille verte ; ou, encore mieux que tout cela, un morceau de pain. M'man Tine me rapportait toujours quelque chose à manger. Ses compagnes de travail en faisaient souvent la remarque, et M'man Tine disait qu'elle ne pouvait porter quoi que ce soit à sa bouche qu'elle ne m'eût réservé une part.

Derrière nous apparaissaient d'autres groupes de travailleurs, et ceux de mes camarades qui y reconnaissaient leurs parents se précipitaient à leur rencontre, en redoublant mon goûter, je laissais M'man Tine continuer sa conversation, et la suivais docilement.

- Mon Dieu, merci ; j'en suis retournée ! soupirait-elle, en posant le long manche de sa houe contre la case.

Elle se déchargeait ensuite du petit panier rond en lattes de bambou juche sur sa tête et s'asseyait sur une sorte d'excroissance pierreuse qui, devant la case, tenait lieu de banc.

Enfin, ayant trouvé dans le repli de son corsage une boîte de fer-blanc toute rouillée, qui contenait une pipe de chaux, du gros tabac et une boîte d'allumettes, elle se mettait à fumer lentement, silencieusement.

Ma journée était aussi terminée. Les autres mamans et papas étaient aussi arrivés : mes petits camarades avaient rallié les cases.

Finis les jeux. Pour fumer, M'man Tine occupait presque toute la place qu'offrait la grosse pierre. Elle se tournait du côté où il y avait de belles couleurs dans le ciel, allongeait et croisait ses jambes terreuses, et semblait s'adonner toute à son plaisir de tirer sur sa pipe.

Je restais accroupi auprès d'elle, fixant dans la même direction qu'elle un arbre en fleurs – un macata tout jaune ou un flamboyant sanguinolent – les couleurs que faisait le ciel derrière les mornes*, de l'autre côté de la plantation, et dont la lueur se reflétait jusqu'au-dessous de nous. Ou bien, je la regardais – à la dérobée – car elle me repenait souvent avec véhémence que les enfants ne devaient pas dévisager les grandes personnes.

Je prenais alors un réel plaisir à suivre les courbes de son vieux chapeau de paille à la forme écrasée par son panier, au bord délave, ramolli et ondulé par les pluies, et rabattu sur son visage à peine plus clair que la terre de la plantation.

Mais ce qui m'amusait le plus, c'était la robe. Tous les matins, m'man Tine cousait la- dedans, en maugréant que les feuilles de canne, il n'y avait rien de tel pour manger les hardes des pauvres nègres. Cette robe n'était rien autre qu'une tunique sordide où toutes les couleurs s'étaient juxtaposées, multipliées, superposées, fondues. Cette robe qui, à l'origine, autant que je m'en souviens, avait été une robe de simple cretonne fleurie, pour la communion, le premier dimanche de chaque mois, puis pour la messe, tous les dimanches, était devenue un tissu épais, matelassé, une toison lourde, mal ajustée, qui pourtant semblait être la tenue la mieux assortie aux mains en forme de racines, aux pieds gonflés, racornis et crevassés de cette vieille négresse, à la cabane que nous habitions, et à l'habitation même où j'étais né et d'où, à l'âge de cinq ans, je n'étais jamais sorti.

De temps en temps, des voisins passaient.

- Amantine, tu prends une douce pipe, disaient-ils en guise de salut.

Sans même bouger la tête, sans leur jeter un coup d'œil, m'man Tine répondait par un bougonnement de satisfaction, et demeurait imperturbablement dans son plaisir de fumer et sa rêverie.

Saurais-je dire si elle rêvait, s'abandonnait, à ce moment-là, si la fumée de sa pipe la transportait ailleurs ou transfigurait à ses yeux tout le panorama de la plantation ?

* Colline aux Antilles

Lorsqu'elle avait fini de fumer, m'man Tine disait :

- Bon !

Mais c'était plutôt un cri d'ahan, une exhortation personnelle.

Alors, elle rangeait sa pipe à côté de son tabac et des allumettes, dans la petite boîte de fer-blanc, se levait, prenait son panier sous son bras et entraînait dans la case.

Il y faisait déjà sombre. Pourtant, en un clin d'œil, m'man Tine a tout passé en revue, s'est déjà rendu compte si j'ai déplacé quelque ustensile ou causé des dégradations quelconques.

Mais, après des journées comme celle-là, je n'ai nulle crainte. J'ai juste déjeuné de la quantité de farine de manioc et du petit carré de morue salée qu'elle m'avait départis. Je n'ai pas abusé de l'huile, je n'ai pu détecter la boîte à sucre qu'elle a dû mettre dans une cachette repérable par le diable seul. Je n'ai pas brisé de vaisselle, et j'ai même balayé le sol en terre battue de la cabane, pour enlever les poussières de farine tombées pendant mon déjeuner.

En vérité, l'innocence et la raison m'ont habité pendant toute l'absence de m'man Tine !

Satisfaite de trouver tout impeccable, m'man Tine se demande à mi-voix (elle soliloquait ainsi, m'man Tine).

- Qu'est-ce que je vais donc faire, ce soir ?

Debout et indécise dans la pénombre de la case, elle baille longuement :

- S'il n'était que de moi, dit-elle d'une voix geignarde, j'allumerais pas du feu. Je me mettrais un grain de sel sur la langue pour que les vers me piquent pas le cœur, et je me coucherais.

Car elle est fatiguée, fatiguée, dit-elle.

Mais aussitôt, brisant sa torpeur, la voilà qui s'affaire, retirant de son panier un fruit-à-pain qu'elle coupe en deux « carreaux ». Opération amusante encore à mes yeux : le chargement du canari* au fond duquel m'man Tine dépose d'abord une couche d'épluchures, puis les « carreaux » de légume, une poignée de sel, un morceau de morue salée, et qu'elle remplit d'eau.

De plus, souvent elle a rapporté du champ où elle a travaillé une botte d'épinards, et cet arrivage méthodique se termine par une couche de cette herbe, recouverte d'épluchures entrecroisées.

Dehors, une flamme bondissante, poussant entre trois pierres noires, provoque déjà dans la panse du canari un borborygme de bon aloi, et répand devant la case une lueur fauve et vibrante, dans

laquelle m'man Tine et moi nous nous plaçons, elle sur la grosse pierre, moi tout près du feu pour y glisser des brindilles et inciter la flamme à s'élançer et à ronfler.

- Joue pas dans le feu ! crie m'man Tine, ça va te faire pisser au lit.

Et tout autour de nous, sur la plantation, il y a, dans la nuit, des feux pareils, qui font cuire des canaris, animant la façade des cases et les visages des enfants de tous ces reflets qui rendent si séduisant le feu dans la nuit.

M'man Tine fredonne une de ces mélopées qui sourdent continuellement de l'habitation, et que je chante parfois aussi, avec mes camarades, en l'absence de nos parents.

Je pense que le soleil est une excellente chose parce qu'il conduit nos parents au travail et nous laisse jouer en toute liberté, et que la nuit est aussi une chose merveilleuse quand on y allume des flammes et qu'on chante.

Certains soirs, je n'aimerais pas rester longtemps à attendre le dîner. J'ai faim et je trouve que m'man Tine chante trop au lieu de regarder si le canari est cuit.

Ces soirs-là, ce qui m'est le plus pénible à supporter, c'est le temps que m'man Tine met à préparer la sauce avec laquelle nous devons manger le fruit-à-pain. Comme je la trouve lente à prendre un poêlon de terre, le rincer (oh ! ce qu'elle aime laver et rincer toute chose, m'man Tine !), y hacher les petits oignons, râper de l'ail, aller chercher du thym derrière la case, du poivre dans un des multiples petits papiers pelotonnés dans un coin, du piment et quatre ou cinq condiments encore ! Comme je trouve long le temps que tout cela reste à roussir avant qu'on y verse l'eau de cuisson des légumes, le morceau de morue et les épinards ! Et ce n'est jamais bon d'un seul coup. Toujours un clou de girofle à y ajouter ; et la laisser mijoter un peu plus !

M'man Tine a allumé son lumignon à pétrole, et la table est éclairée au milieu de toutes les ombres, y compris les nôtres qui, démesurément agrandies, présentent sur les misérables parois de la case.

Elle est assise sur une étroite chaise près de la table ; le grand bol de faïence à bandes bleues et jaunes dans lequel elle mange à même ses doigts, est entre ses genoux, mais elle exige que je dépose mon plat d'aluminium sur la table et que je me serve d'une fourchette, « comme un enfant bien élevé ».

* Cocolle en terre cuite

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. De quelle région du monde et de quelle époque le narrateur parle – t-il ?
2. Que fait m'man, Tine pour gagner sa vie ?
3. Que font les enfants du village pendant que leurs parents travaillent ?
4. Relevez les extraits du texte qui montrent que m'man Tine aime beaucoup le narrateur.
5. Relevez des extraits du texte qui indiquent que m'man Tine prend beaucoup plaisir à fumer sa pipe.
6. Selon le texte, en quoi consiste souvent la récompense du narrateur lorsqu'il se comporte bien ?
7. Réécrivez l'extrait suivant en français standard : « Joue pas avec le feu ! crie m'man Tine, ça va te faire pisser au lit. »
8. A votre avis, pourquoi m'man Tine dit-elle au narrateur que « les enfants ne devraient pas dévisager les grandes personnes » ?
9. Selon vous, pourquoi m'man Tine demande – t – elle à son petit-fils de se servir de la fourchette alors qu'elle-même mange avec ses doigts ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. « Un vieillard qui meurt en Afrique est une bibliothèque qui brûle » ; commentez cette phrase en mettant en relief l'importance des personnes âgées dans la société africaine.
2. Ecrivez sur l'influence des pratiques traditionnelles sur la société dans laquelle vous vivez.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Que pensez-vous de la perte des valeurs traditionnelles dans votre société ?
2. Exprimez votre opinion sur les conséquences de la délinquance juvénile.

⇒ Débat

1. A votre avis, les jeunes d'aujourd'hui ont-ils raison de rejeter la tradition africaine ?
2. L'éducation des enfants est-elle la responsabilité de leurs parents seulement ?

FANON, Frantz



Biographie

Frantz Omar Fanon est né le 20 juillet 1925 à Fort-de-France (Martinique). Il a étudié au Lycée Victor-Schoelcher de Fort-de-France où Aimé Césaire enseignait à l'époque.

Psychiatre et essayiste martiniquais et algérien, Frantz Fanon est un penseur très engagé qui a analysé les conséquences psychologiques de la colonisation à la fois sur le colon et sur le colonisé. Dans ses œuvres, il a exposé le processus de décolonisation sous les angles sociologique, philosophique et psychiatrique. Il a évoqué également, à plusieurs reprises, le racisme dont il était victime dans les milieux intellectuels parisiens.

En s'appuyant sur son expérience de noir minoritaire au sein de la société française, il a rédigé *Peau noire, masques blancs* en 1952, pour dénoncer le racisme et la « colonisation linguistique » dont il est l'une des victimes en Martinique. Mais ce livre est mal perçu à sa publication.

Il meurt le 6 décembre 1961 à Bethesda.

Œuvres

- 1949 - *L'œil se noie, Les Mains parallèles et La Conspiration* (Trois pièces de théâtre inédites)
- 1951 - *L'expérience vécue du Noir* (Texte paru dans la revue *Esprit*, 1951, vol. 19, n° 5)
- 1952 - *Peau noire, masques blancs*
- 1959 - *L'an V de la révolution algérienne*
- 1961 - *Les damnés de la terre*
- 1964 - *Pour la révolution africaine* (œuvre posthume)

Libération nationale, renaissance nationale, restitution de la nation au peuple, Commonwealth, quelles que soient les rubriques utilisées ou les formules nouvelles introduites, la décolonisation est toujours un phénomène violent. A quelque niveau qu'on l'étudie : Rencontres inter-individuelles, appellations nouvelles des clubs sportifs, composition humaine des cocktails-parties, de la police, de conseils d'administration des banques nationales ou privées, la décolonisation est très simplement le remplacement d'une « espèce » d'hommes par une autre « espèce » d'hommes. Sans transition, il y a substitution totale, complète, absolue. Certes, on pourrait également montrer resurgissement d'une nouvelle nation, l'installation d'un Etat nouveau, ses relations diplomatiques, son orientation politique, économique. Mais nous avons précisément choisi de parler de cette sorte de table rase qui définit au départ toute décolonisation. Son importance inhabituelle est qu'elle constitue, dès le premier jour, la revendication minimum du colonisé. A vrai dire, la preuve du succès réside dans un panorama social changé de fond en comble. L'importance extraordinaire de ce changement est qu'il est voulu, réclamé, exigé. La nécessité de ce changement existe à l'état brut, impétueux et contraignant, dans la conscience et dans la vie des hommes et des femmes colonisés. Mais l'éventualité de ce changement est également vécue sous la forme d'un avenir terrifiant dans la conscience d'une autre « espèce » d'hommes et de femmes : les colons.

La décolonisation, qui se propose de changer l'ordre du monde, est, on le voit, un programme de désordre absolu. Mais elle ne peut être le résultat d'une opération magique, d'une secousse naturelle ou d'une entente à l'amiable. La décolonisation, on le sait, est un processus historique : c'est-à-dire qu'elle ne peut être comprise, qu'elle ne trouve son intelligibilité, ne devient translucide à elle-même que dans l'exacte mesure où l'on discerne le mouvement historicisante qui lui donne forme et contenu. La décolonisation est la rencontre de deux forces congénitalement antagonistes qui tirent précisément leur

originalité de cette sorte de substantification que secrète et qu'alimente la situation coloniale. Leur première confrontation s'est déroulée sous le signe de la violence et leur cohabitation – plus précisément l'exploitation du colonisé par le colon – s'est poursuivie à grand renfort de baïonnettes et de canons. Le colon et le colonisé sont de vieilles connaissances. Et, de fait, le colon a raison quand il dit : « les » connaître. C'est le colon qui a fait et qui continue à faire le colonisé. Le colon tire sa vérité, c'est-à-dire ses biens, du système colonial.

La décolonisation ne passe jamais inaperçue car elle porte sur l'être, elle modifie fondamentalement l'être, elle transforme des spectateurs écrasés d'inessentialité en acteurs privilégiés, saisis de façon quasi grandiose par le faisceau de l'Histoire. Elle introduit dans l'être un rythme propre, apporté par les nouveaux hommes, un nouveau langage, une nouvelle humanité. La décolonisation est véritablement création d'hommes nouveaux. Mais cette création ne reçoit sa légitimité d'aucune puissance surnaturelle : la « chose » colonisée devient homme dans le processus même par lequel elle se libère.

Dans décolonisation, il y a donc exigence d'une remise en question intégrale de la situation coloniale. Sa définition peut, si on veut la décrire avec précision, tenir dans la phrase bien connue : « les derniers seront les premiers ». La décolonisation est la vérification de cette phrase. C'est pourquoi, sur le plan de la description, toute décolonisation est une réussite.

Présentée dans sa nudité, la décolonisation laisse deviner à travers tous ses pores, des boulets rouges, des couteaux sanglants. Car si les derniers doivent être les premiers, ce ne peut être qu'à la suite d'un affrontement décisif et meurtrier des deux protagonistes. Cette volonté affirmée de faire remonter les derniers en tête de file, de les faire grimper à une cadence (trop rapide, disent certains) les fameux échelons qui définissent une société organisée, ne peut triompher que si on jette dans la balance tous les moyens, y compris, bien sûr, la violence.

On ne désorganise pas une société, aussi primitive soit-elle, avec un tel programme si l'on n'est pas décidé dès le début, c'est-à-dire dès la formulation même de ce programme, à briser tous les obstacles qu'on rencontrera sur sa route. Le colonisé qui décide de réaliser ce programme, de s'en faire le moteur, est préparé de tout temps à la violence. Dès sa naissance il est clair pour lui que ce monde rétréci,

semé d'interdictions, ne peut être remis en question que par la violence absolue.

Le monde colonial est un monde compartimenté. Sans doute est-il superflu, sur le plan de la description, de rappeler l'existence de villes indigènes et de villes européennes, d'écoles pour indigènes et de villes Européennes, comme il est superflu de rappeler l'apartheid en Afrique du Sud. Pourtant, si nous pénétrons dans l'intimité de cette compartimentation, nous aurons au moins le bénéfice de mettre en évidence quelques-unes des lignes de force qu'elle comporte. Cette approche du monde colonial, de son arrangement, de sa disposition géographique va nous permettre de délimiter les arêtes à partir desquelles se réorganisera la société décolonisée.

Après la lecture ...



... Compréhension de texte

1. Quel est le thème central de ce texte ? Justifiez votre réponse.
2. Selon l'auteur, quels peuvent être les avantages de la décolonisation ?
3. L'auteur soutient-il la décolonisation ? Justifiez votre réponse.
4. Pourquoi l'auteur considère – t – il la décolonisation comme « un processus historique » ?
5. Relevez ce que l'auteur considère comme les deux forces antagonistes qui ont donné naissance à la décolonisation.
6. Etes-vous d'accord avec l'auteur lorsqu'il dit que « c'est le colon qui a fait et qui continue à faire le colonisé » ? Justifiez votre réponse.
7. En vous appuyant sur le texte, expliquez comment la colonisation a servi à préparer la naissance de la décolonisation.
8. Selon le texte, comment le colonisé était-il préparé pour la décolonisation ?
9. Relevez, dans le texte, des exemples de ségrégation imposés aux colonisés par les colons.
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur ce que vous considérez comme étant les avantages de la colonisation de l'Afrique.
2. Ecrivez sur les dangers de la ségrégation raciale ou ethnique dans la société contemporaine.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez votre opinion sur la décolonisation.
2. Exprimez-vous sur ce que vous considérez comme méfaits de la colonisation de l'Afrique.

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre l'idée que la colonisation a détruit les valeurs africaines ?
2. Etes-vous d'accord que c'est grâce à la colonisation que l'Afrique a connu le développement ?

SAINVILLE, Léonard



Biographie

Né à Lorrain en Martinique en 1910, **Léonard Sainville** est romancier, poète et historien. Il passe une grande partie de son enfance en France, puis y effectue des études doctorales d'histoire avant de devenir professeur de lettres à Paris.

Ecrivain engagé, il travaille étroitement avec Ousmane Socé et Birago Diop ainsi que les pères fondateurs de la Négritude (Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon Gontran Damas) pour faire publier *Légitime Défense* en 1932.

Influencé par des idées marxistes-socialistes ainsi que les idées traditionnelles et réalistes, **Léonard Sainville** devient imbu de la valeur des cultures nègres grâce aux apports des ethnologues. Pendant quelques années, il est directeur du Centre de Recherche et de Documentation du Sénégal, à Saint-Louis.

Dans ses œuvres, il fait état de la misère du peuple antillais en général et du peuple martiniquais en particulier.

Il décède en 1977, laissant derrière lui deux romans et une anthologie.

Œuvres

- 1950 - *Victor* schœlcher
- 1951 - *Dominique Nègre esclave*
- 1968 - *Anthologie de la littérature négro-africaine – Romanciers et conteurs*

QUATRE-PIQUETS

A trois heures de l'après-midi, les rayons du soleil tombaient presque d'aplomb, quoique l'ombre portée des hommes et des choses commençât à s'allonger dans la cour de l'habitation. La température du mois d'avril aux Antilles est encore celle du Carême et la sécheresse relative de l'air sous un ciel de feu altérait les gosiers, amollissait les uns, tendait les nerfs des autres.

Donzelot, le maître, le visage en sueur, se tenait les jambes écartées, l'air impérieux, et balançait une longue cravache, insigne d'autorité. Et proie à une irritation que trahissait une toux sèche et contrainte, il avait passé la jugulaire de son casque, posé négligemment sur l'oreille droite. Il voulait avoir l'allure terrible, car on procédait à un châtiment et tout « l'atelier hommes » avait été convié à la cérémonie.

Rangé en demi-cercle autour du « quatre-piquets » non loin de l'arbre à pain géant sous le feuillage duquel s'étaient pratiqués, de temps immémorial, les supplices du fouet, l'atelier étalait là en une éloquente synthèse tout sa misère matérielle et morale. Cinq hommes seulement portaient le large bakoi¹ dont le port s'impose sous une telle canicule. Les autres, faute de mieux, s'étaient couvert la tête d'un vieux madras rough ou d'un chiffon sale qui cachait mal leurs gros cheveux crépus. Les pantalons qu'ils portaient uniformément à mi-jambe laissaient voir facilement leurs orteils largement écartés et quelques plaies hideuses. Pas une paire de fesses noires qui ne se put deviner, à travers les trous, pas une épaule qui fut entièrement recouverte de cette grossière étoffe bise dite « ginga », pas un corps aux nudités mal cachées sous les haillons, qui fut sans cicatrices.

A l'avant-scène, à dix mètres du quatre-piquets, trois hommes nus attendaient d'entrer en scène. Cependant Jean-Pierre, robuste gars

¹ Chapeau de grosse paille

d'une trentaine d'années, payait de vingt-neuf coups de fouet son inconduite notoire.

Ne s'était-il pas laissé surprendre avec les trois autres sacrifiants à mâcher de la canne, la veille au soir, peu après le retour des champs ! Ne savaient-ils pas, tous ces Nègres, que leurs vols répétés causaient le plus grand dommage aux propriétaires ? Ne leur donnait-on pas la nourriture en suffisance ?

Jean-Pierre hurlait, la face tournée vers le sol. Il se soulevait avec violence ; il tirait de toutes ses forces dans un sens et dans l'autre, comme pour essayer de rompre les fortes cordes qui maintenaient solidement liés, a quatre piquets placés en rectangle, ses membres déjà rouges de sang. Ses cris punctuaient chaque nouveau coup. Ses supplications éperdues couvraient sans arrêt les gémissements profonds que tirait de sa poitrine chaque nouvelle entaille sanglante laissée sur la peau bien luisante par l'espèce de liane élastique (nerf de bœuf) lancée à tout volée par un grand diable à la face bestiale, le commandeur Békulé.

Au-delà des haies de pruniers sauvages qui enfermaient partout la maison du maître, la grande case² et les autres dépendances, s'apercevaient de part et d'autre d'immenses tapis verts parsemés, ça et là, de galbas³ ou de longs cocotiers. C'étaient les champs de cannes. Là-bas, à l'est, derrière les amandiers et les résiniers de la falaise, on voyait quelques lambeaux de ciel, ou des plaques de mer bleue et moutonnante. Par instants, la brise venait rafraîchir les corps, satures de sueur moite.

Les visages exprimaient la peur blême, ou l'indignation rentrée, ou un lâche consentement fait de vile complaisance, ou même une certaine ironie. Ces sentiments divers s'exprimaient par des interjections qui se fondaient en une étonnante cacophonie.

« Roi... roi... Maman chère... mi fé... Appuyez... mi an bon coup... appuyez... pas peu... serrez fesse ou... pas raïdi cô ou... I ké tchoué li. »⁴

Le trois autres condamnés manifestaient moins bruyamment, et c'est à peine si on pouvait entendre le dialogue qu'ils poursuivaient à mi-mi-voix. L'un d'eux, cependant, Dominique, un grand câpre aux

² Long et étroit hangar compartimenté servant d'habitation aux travailleurs.

³ Arbre des pays chaud, formation végétale naturelle, aux fruits petits et rond, non comestibles.

⁴ Oh... oh... ma chère maman... en voilà du fer... appuyez... que voilà un bon coup, appuyez... n'aie pas peur... Resserre-toi les fesses...

jambes fortes et qu'on devinait souples, portant fièrement la tête, comptait les coups. De temps en temps, il faisait à haute voix une remarque, ou lançait un encouragement à ses voisins :

- Ce Jean-Pierre, quel molocoye⁵, disait-il. Il n'a pas de sentiment. Vous verrez si je demanderai pardon à Donzelot...

- Vantard, va, répondait le voisin de droite. Tu crois peut-être que ça fait du bien, ces coups; tu feras comme tout le monde, tu vas peut-être crier plus fort que les autres.

- Il faudrait que je sois un molocoye comme toi. Tu verras ça tout à l'heure.

Jean-Pierre se relevait péniblement, le dos ensanglanté, le visage inondé de sueur. En titubant, il alla se mettre à genoux devant le maître

- Pardon, maître. Je ne ferai plus ça.

Le maître ne daigna pas répondre. Dominique cracha de mépris.

- Au suivant, cria l'économe.

Dominique avança lentement et jeta à la ronde un regard de défi. Ses yeux rencontrèrent ceux du colon et s'arrêtèrent sur Donzelot, chargés de haine.

- Dépêche- toi, Nègre, dit celui-ci, tu ne feras pas bien longtemps le malin.

Sa voix, stridente et coléreuse, semblait un aboiement. Son grand corps, long et maigre, son visage couperose, son nez en bec d'aigle, ses cheveux collants qui apparaissaient, fugaces, sous le casque, le balancement inquiet et agressif de sa cravache, tout lui composait un aspect nettement antipathique, qui devenait repoussant quand la colère l'envahissait.

Le colon connaissant bien Dominique. Il le tenait pour une des brebis galeuses de l'atelier, une de ces « têtes de nègre » obstinées vindicatives, « sournoises », un véritable « enfant de garce » que les mauvais traitements, l'emploi même des moyens de terreur semblaient ne pas pouvoir réduire.

Il l'avait acheté, voici bientôt trois ans, et il n'avait cessé de le détester et de voir grandir sa haine contre lui. Mais c'était un bougre robuste, un dur travailleur, il l'avait gardé.

⁵ Tortue d'eau douce

Le Noir cracha, une fois de plus, dans sa direction (ainsi s'exprimait le mépris dans ce pays, parmi toutes les classes de la population). Puis il se laissa attacher...

Le commandeur s'appliquait... Le sang giclait et le dos de Dominique se recouvrait d'une mare rouge et visqueuse... Pas un cri ne sortait de sa bouche et, seuls, des bonds subits ou des convulsions indiquaient la souffrance.

Les Noirs s'étaient arrêtés de pousser leurs interjections, leurs propos railleurs ou leurs gémissements. Ils regardaient, avec un étonnement mêlé d'admiration, l'un des leurs que la douleur ne transformait pas en loque hurlante.

Donzelot fronçait les sourcils ; n'allait-il pas crier ou demander pardon, ce maudit Nègre ?

Mais le supplice approchait de sa fin. Les coups du commandeur se faisaient plus violents et plus pressés. Dominique essaya de chanter pour ne pas défaillir. Mais il ne fit entendre que des sons rauques. Haletant, il dut bientôt s'arrêter, la bouche écumante. Il était visible que le bourreau s'était particulièrement acharné sur sa carcasse. Un dernier claquement de fouet... Dominique, qui avait dû compter les coups, hurla :

- Arrêtez, arrêtez, il y en a assez. Détachez-moi.

Relâché de ses liens, il se releva avec difficulté, puis tituba. Raidi contre le mal, en proie à la colère, qui libre, déferlait, il se dirigea en vacillant vers Donzelot :

- Brute, bourreau, bandit, vociféra-t-il. Vous me paierez tout ça un jour.

Et il s'élança comme un dément, vers l'espace vide, entre de demi-cercle formé par l'atelier et l'endroit occupé par le planteur et l'économe.

- Arrêtez ce sale Nègre, arrêtez-le vite, cria Donzelot d'une voix aiguë. Remettez le bougre au quatre-piquets.

Le premier qui approche reçoit un coup de tête, dit d'un air farouche Dominique qui s'arrêta en entendant l'injonction du maître.

Personne n'osait avancer, tan on redoutait la fureur de ce colosse taillé en force. Cependant, quelques-uns, économe, commandeur, esclaves sortis ça et là du demi-cercle, approchaient lentement, resserrant le cercle autour de lui. Il réfléchit, tandis que Donzelot ironisait :

- Eh bien, couillon, qu'attends-tu ? Tu ne vois pas que tu es tout nu ? Et tu as oublié les chiens ?

- Je ne défends à personne de me toucher pour me remettre au quatre-piquets. Cela ferait un Nègre de moins pour vous. C'est la même chose si c'est un béké⁶ qui me touche.

La scène passait du tragique au comique et allait devenir burlesque, lorsque le planteur, conscient de l'atteinte que faisait subir à son prestige la résolution de cet « enfant de garce », décida enfin, par une brusque retraite, de mettre fin à l'altercation.

- Mets tes hardes, dit-il à Dominique. On te mènera tout de suite au cachot : cela va te rafraîchir les idées. Fais ce que je te dis, continua-t-il en se retournant vers le commandeur. Nous continuerons tout à l'heure le quatre-piquets.

Dominique se rhabilla. L'économiste, le commandeur, des esclaves l'entouraient. Il ne se laissa pas appréhender.

Mais sur le chemin, jonché de bagasses et de paille sèche qui passait derrière la rhumerie, il emboîta le pas à son mauvais ange gardien, le commandeur Békulé. Une traînée de sang suivait sa marche mal assurée.

⁶ Blanc créole

Après la lecture ...



... Compréhension de texte

1. Quel est le thème central de ce texte ? Justifiez votre réponse avec quelques extraits du texte.
2. A quelle époque se passe l'histoire racontée dans ce texte ? Justifiez votre réponse avec quelques extraits.
3. Selon le texte qui est Donzelot ?
4. Que symbolisent « les quatre-piquets » dans le texte ?
5. Pourquoi les Nègres sont-ils punis ?
6. Relevez des extraits du texte qui illustrent la souffrance des Nègres.
7. A votre avis, Jean-Pierre est-il vraiment un « molocoye » ? Justifiez votre réponse.
8. Décrivez les traits caractéristiques de Dominique.
9. Pourquoi Dominique crache-t-il dans la direction du colon ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur ce que vous considérez comme étant les conséquences de l'esclavage en Afrique.
2. Faites le portrait physique et morale d'une personne que vous admirez beaucoup.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur les causes de la violence dans la société contemporaine.
2. Proposez des solutions au problème de l'inégalité sociale dans la société contemporaine.

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre la peine capitale ?
2. Etes-vous d'accord ou non avec l'affirmation selon laquelle « qui veut la paix prépare la guerre » ?

GLISSANT, Édouard



Biographie

Né le 21 septembre 1928 à Sainte-Marie, en Martinique, Édouard Glissant étudie au lycée Victor Schœlcher à Fort-de-France. En 1946 il quitte la Martinique pour Paris où il étudie l'ethnographie au Musée de l'Homme, puis l'histoire et la philosophie à la Sorbonne.

Poète et essayiste, il est le fondateur des concepts d'« antillanité », de « créolisation » et de « tout-monde ». En 1961, il fonde avec Paul Nègre le Front antillo-guyanais d'obédience indépendantiste, ce qui lui vaut d'être expulsé de la Guadeloupe et assigné à résidence en France. Il est interdit de séjourner dans son île natale pour « séparatisme » de 1959 à 1965.

Ses ouvrages, dont le *Discours antillais*, mettent en relief son engagement anticolonialiste.

Il meurt, à Paris, le 3 février 2011.



Œuvres

Romans

- 1958 - *La lézarde*
- 1964 - *Le quatrième siècle*
- 1975 - *Malemort*
- 1981 - *La case du commandeur*
- 1987 - *Mahagony*
- 1995 - *Tout-Monde*
- 1999 - *Sartorius: le roman des Batoutos*
- 2003 - *Ormerod*

Essais

- 1956 - *Soleil de la conscience (Poétique 1)*
- 1981 - *Le discours antillais*
- 1990 - *Poétique de la relation (Poétique III)*
- 1990 - *Discours de Glendon*
- 1995 - *Introduction à une poétique du divers*
- 1996 - *Faulkner, Mississippi*
- 1997 - *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*
- 2005 - *La Cohée du Lamentin (Poétique V)*
- 2006 - *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*
- 2007 - *Mémoires des esclavages*
- 2007 - *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ? (avec Patrick Chamoiseau)*
- 2007 - *La terre magnétique : les errances de Rapa Nui, l'île de Pâques (avec Sylvie Séma)*
- 2007 - *Miquel Barceló*
- 2009 - *L'intraitable beauté du monde. Adresse à Barack Obama (avec Patrick Chamoiseau)*
- 2009 - *Philosophie de la relation*

Théâtre

- 1961 - *Monsieur Toussaint*

Poésie

- 1955 - *La terre inquiète*
- 1960 - *Le sel noir*
- 1965 - *Les Indes, un champ d'îles, La terre inquiète*
- 1969 - *L'intention poétique (Poétique II)*
- 1979 - *Boises; histoire naturelle d'une aridité*
- 1983 - *Le sel noir; Le sang rivé; Boises*
- 1985 - *Pays rêvé, pays réel*
- 1991 - *Fastes*
- 1994 - *Poèmes complets. (Le Sang rivé; Un Champ d'îles; La terre inquiète; Les Indes; Le sel noir; Boises; Pays rêvé, pays réel; Fastes; Les grands chaos)*
- 2000 - *Le Monde incréé: Conte de ce que fut la Tragédie d'Askia; Parole d'un Moulin de Martinique; La Folie Célat*
- 2010 - *La terre, le feu, l'eau et les vents : une anthologie de la poésie du Tout-monde*

Reliquaire des amoureux

Anatolie Celat fut peut-être le premier de notre sorte à gagner, si c'est gagner, un nom de famille. Il le devait à cet appétit de bouger qu'il ne put jamais refréner. Nous le savions. Anatolie Celat était notre goût et notre toucher, nous le jetions au-devant de nous pour nous assurer que nous existions, que nous voulions quelque chose et que nous étions en mesure de l'obtenir. Anatolie profitait de cette disposition. Il allait à l'aventure, comme disait le colon ; c'est-à-dire qu'il roulait aux frontières de l'Habitation, proclamant partout qu'il cherchait la terre nouvelle. Quelle terre ? Une terre qui n'est pas rapportée, disait Anatolie. En attendant, il profitait aussi de toutes les femmes rassemblées là. On ne se rappelait plus à quel âge il avait commencé ; il avait commencé depuis toujours. Il blasphémait qu'il était né entre les cuisses d'une femme, et les femmes criaient : Arrière satan maudit ! Anatolie riait. Il n'avait donc pas douze ans qu'on demandait partout à la volée : Où est passé cet Anatolie ? Et qu'on répondait tout aussitôt, avec des mines et des soupirs : par-ci, par-là. Pas un ne consentait à dire qu'il l'avait rencontré dans telle ou telle ou telle circonstance (c'est-à-dire, avec telle ou telle), mais tous faisaient comprendre quelle était cette circonstance sempiternelle. Pères, mères, concubins, rien qui n'ait été renoncé au profit de ce seul errant. Il était trop difficile de le contrôler ; un rêve, de le changer. Bientôt les femmes, l'entière des femmes, commencèrent de le rechercher, sans barrières d'âge ni de situation. C'est que le chuchotis des cases transmit de nuit en nuit qu'Anatolie, si jeune, racontait à chacune de ses relations une partie d'une histoire dont il prévenait que la fin n'interviendrait qu'au jour où il ne serait plus capable de satisfaire à ses obligations. Les hommes avaient beau avertir : « par-ci par-là n'a pas de fin », les femmes voulurent connaître toutes ensemble le début et le développement de ce chant anatolien. Elles établirent une confrérie où chacune était connue pour la part qui lui avait été contée.

Les vieux coupeurs au repos sous les sapotilles riaient en prêchant : « C'est par la parole que notre mère a chuté », à quoi les femmes répondaient tout à trac : « Anatolie né pa Adam, l'histoire d'Anatolie né pas l'histoire d'Eglise. » Elles faisaient comprendre qu'il y avait différence. Quand elles se rencontraient, elles ne se portaient pas confiance des talents d'Anatolie, ni des ses manques, ni de l'intensité de ses ardeurs ; elles débitaient tour à tour leur part du conte. Elles ne disputaient pas de savoir laquelle était la préférée, cette question n'avait aucune importance ; elles se battaient pour défendre une vérité simple : que chacune avait eu en partage l'épisode le plus important de cette histoire éternellement inachevée, celui qui tenait le plus de poids, et qui par conséquent supposait la plus intime confiance. Une telle société secrète était possible alors. Il fallait crier, chaque fois qu'Anatolie approchait de jour : Arrière satan maudit ! - ceci pour satisfaire le colon, jaloux de sa propriété femelle, inquiet de ses droits. Il soupçonnait bien là quelque trappe mais n'eut jamais (sinon dans les derniers temps) une idée de l'énormité de la catastrophe. C'est par jeu qu'il demandait de temps en temps : Où est encore passé cet Anatolie ? Et c'est par jeu que n'importe qui répondait en tournant la tête : par-ci, par-là. Cette confrérie des femmes excluait donc les autres hommes, qui y consentaient. Nous étions séparés en deux. Une part qui reconstituait le conte, une part qui essayait de le deviner. Une parole toute en femmes, une oreille toute en hommes. Mais cette oreille n'entendait rien. Et Anatolie au milieu, qui était nous au-dessus de nous, qui était nous mais à part nous. Que faisait-il autre que pousser à l'extrême la tactique des hommes, sans commentaires ni fierté ? Les femmes bougonnaient qu'elles préféraient cette manière et que, tant qu'à être bousculées dans tous les carrés de cannes, autant apprendre au moins un morceau de romance, pour ensuite le rapiécer avec d'autres. La compagnie s'efforçait de débiter ou de rabouter cette histoire éclatée d'Anatolie. Puis on s'aperçut d'un carnaval bien stupéfiant : c'est-à-dire, dans la mesure où encore quelqu'un était stupéfié de quelque chose. Une mulâtresse nommée Hermancia choisit de retourner dans les champs. Elle dévirait ainsi son chemin pour tenter d'échapper aux énervements du colon. Elle eût pu être installée à brosser ou à servir dans la Grande Maison. Le maître la poursuivit ailleurs. Les femmes en ligne levaient leurs houes d'une cadence spéciale quand il apparaissait au détour d'un carré. Hermancia changeait de rang ou tâchait de disparaître dans un fonds

de caco. Bien sûr par un ne comprenait des manœuvres aussi compliquées. Il fallait échapper à l'attention des géreurs et des commandeurs, il fallait que chacun prenne le risque d'une telle protection. Tout cela pour éviter l'inévitable. Hermancia se croyait trop d'importance, ou peut-être voulait-elle se rapprocher d'Anatolie ou au moins se faire remarquer de lui. Mais il ne faisait pas de différence entre ses dépositaires de conte. Hermancia en était insatisfaite. Un jour, qu'elle n'avait pu prendre à temps sous les cacos, elle décida cette chose inouïe, au lieu de rester là bien tranquille à attendre que ça finisse, de raconter, on dit même au moment pour le colon le plus frémissant, sa part d'histoire d'Anatolie. Ainsi confia-t-elle à ce colon ce que toutes les femmes à la ronde refusaient d'avouer aux hommes. Le maître n'entendit pas cette première confidence. Mais comme les autres partageuses d'histoire, au fur et à mesure qu'il les coursait « par-ci, par-là », résolurent elles aussi de lui conter chacune son épisode, il se trouva intoxiqué de ce hachis de nouvelles, s'exaspéra de ces personnages dont il ne connaissait pas l'origine, le nom ni la destinée. Le manège d'Hermancia stupéfia donc : non parce qu'elle avait fait confidence au colon mais parce qu'elle avait déclenché cette propagation d'histoires qu'on estimait perdues dans l'oreille bouarengue du Blanc.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. De quel genre de texte s'agit-il ? Justifiez votre réponse.
2. Que pensez-vous du style de l'auteur ? Justifiez votre réponse.
3. Selon le texte, comment Anatolie avait-il pu obtenir un de famille avant les autres ? Et pourquoi Anatolie est-il bien connu dans sa région ?
4. Expliquez la phrase : « Il blasphémait qu'il était né entre les cuisses d'une femme ».
5. A votre avis, pourquoi les femmes qualifiaient-elles Anatolie de satan maudit ?
6. Expliquez pourquoi les femmes recherchaient-elle Anatolie partout ?
7. Que veulent dire les hommes lorsqu'ils avertissent les femmes que « par-ci par-là n'a pas de fin » ?
8. Expliquez l'expression « Une parole toute en femmes, une oreille toute en homme » par rapport à l'histoire racontée à propos d'Anatolie.
9. A votre avis, Hermancia a – t – elle bien fait de raconter l'histoire d'Anatolie au colon ? Justifiez votre réponse.
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Rédigez une lettre pour déclarer votre amour pour une personne que vous admirez beaucoup.
2. Rédigez un petit poème à votre cher (e) aimé (e).

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur l'importance de l'amour dans la société contemporaine.
2. Exprimez-vous sur les dangers de la promiscuité parmi les jeunes.

⇒ Débat

1. A votre avis, l'amour véritable existe-il dans le monde d'aujourd'hui ?
2. Dans la société contemporaine, ce sont les femmes qui poussent les hommes à l'infidélité. Vrai ou faux ?

SCHWARZ-BART, Simone



Biographie

Simone Schwarz-Bart, est née le 1er août 1938 à Saintes en Charente-Maritime des parents guadeloupéens. A l'âge de trois ans elle rentre dans son pays où elle commence ses études à Pointe-à-Pitre. Elle étudie ensuite à Paris et à Dakar. Ce qui fait que ses œuvres sont imprégnées de l'Afrique, de la Caraïbe et de l'Europe.

À 18 ans, alors qu'elle est étudiante à Paris, elle fait la rencontre d'André Schwarz-Bart, en pleine écriture de son livre *Le Dernier des Justes* (prix Goncourt 1959). Ce dernier, décelant en elle le talent d'un grand auteur, va l'exhorter à écrire. Alors, elle écrit d'abord un roman - *Un plat de porc aux bananes vertes* - avec son époux, puis en 1972, elle écrit seule *Pluie et vent sur Télumée Miracle* qui, reste incontestablement aujourd'hui un chef d'œuvre de la littérature caribéenne ou encore « un best-seller inépuisé et inépuisable » selon le romancier Patrick Chamoiseau.

En 1979, elle écrit *Ti jean l'horizon*, puis *Ton beau capitaine*.

En septembre 2006, Simone Schwarz-Bart est promue au grade de commandeur dans l'Ordre des Arts et des Lettres.



Œuvres

Romans

- 1967 - *Un plat de porc aux bananes vertes* (avec André Schwarz-Bart)
- 1972 - *Pluie et vent sur Télumée Miracle*
- 1979 - *Ti Jean l'horizon*

Théâtre

- 1997 - *Ton beau capitaine*

Essai

- 1989 - *Hommage à la femme noire* (avec André Schwarz-Bart), Éditions Consulaires, 1989, 7 volumes.

Nouvelles

- 1989 - *Au fond des casseroles, Espoir et déchirements de l'âme créole*, Autrement 41, 1989, pp. 174-177.



Le pays dépend bien souvent du cœur de l'homme: il est minuscule si le cœur est petit, et immense si le cœur est grand. Je n'ai jamais souffert de l'exiguïté de mon pays, sans pour autant prétendre que j'aie un grand cœur. Si on m'en donnait le pouvoir, c'est ici même, en Guadeloupe, que je choisirais de renaître, souffrir et mourir. Pourtant, il n'y a guère, mes ancêtres furent esclaves en cette île à volcans, à cyclones et moustiques, à mauvaise mentalité. Mais je ne suis pas venue sur terre pour soupeser toute la tristesse du monde. A cela, je préfère rêver, encore et encore, debout au milieu de mon jardin, comme le font toutes les vieilles de mon âge, jusqu'à ce que la mort me prenne dans mon rêve, avec toute ma joie...

Dans mon enfance, ma mère Victoire me parlait souvent de mon aïeule, la négresse Toussine. Elle en parlait avec ferveur et vénération, car, disait-elle, tout éclairée par son évocation, Toussine était une femme qui vous aidait à ne pas baisser la tête devant la vie, et rares sont les personnes à posséder ce don. Ma mère la vénérât tant que j'en étais venue à considérer Toussine, ma grand-mère, comme un être mythique, habitant ailleurs que sur terre, si bien que toute vivante elle était entrée, pour moi, dans la légende.

J'avais pris l'habitude d'appeler ma grand-mère du nom que les hommes lui avaient donné, Reine Sans Nom; mais de son vrai nom de jeune fille, elle s'appelait autrefois Toussine Lougandor.

Elle avait eu pour mère la dénommée Minerve, femme chanceuse que l'abolition de l'esclavage avait libérée d'un maître réputé pour ses caprices cruels. Après l'abolition, Minerve avait erré, cherchant un refuge loin de cette plantation, de ses fantaisies, et elle s'arrêta à L'Abandonnée. Des marrons avaient essaimé là par la suite et un Village s'était constitué. Nombreux étaient les errants qui cherchaient un refuge, et beaucoup se refusaient à s'installer nulle part, craignant toujours et toujours que ne reviennent les temps anciens. Ainsi arriva, depuis la Dominique, un nègre qui s'éclipsa à l'annonce même de sa paternité, et ceux de L'Abandonnée que Minerve avait dédaignés rirent sur son ventre ballonné. Mais lorsque le câpre Xango releva la

honte de Minerve, ma bisaïeule, les rires s'arrêtèrent net et le fiel empoisonna ceux-là même que le malheur d'autrui avait distraits. L'enfant Toussine vit le monde et Xango l'aima comme si elle était née de ses œuvres. A mesure que la fillette perçait le soleil, avec la grâce d'une flèche de canne, elle devenait les deux yeux de cet homme, le sang de ses veines, l'air de ses poumons. Ainsi, par l'amour et le respect que lui prodiguait Xango, défunte Minerve put désormais se promener sans honte par la rue du hameau, la tête haute, les reins cambrés, les mains aux hanches et la pourriture des haleines se détournait d'elle pour s'en aller souffler sur de meilleures pâtures. C'est ainsi que la vie commença pour la jeune Toussine, aussi délicatement qu'un lever de soleil par temps clair.

Ils habitaient un hameau où se relayaient les vents de terre et de mer. Une route abrupte longeait précipices et solitudes, il semblait qu'elle ne débouchât sur rien d'humain et c'est pourquoi on appelait ce village L'Abandonnée. Certains jours, une angoisse s'emparait de tout le monde, et les gens se sentaient là comme des voyageurs perdus en terre inconnue. Toute jeune encore, vaillante, les reins toujours ceints d'une toile de journalière, Minerve avait une peau d'acajou rouge et patinée, des yeux noirs débordants de mansuétude. Elle possédait une foi inébranlable en la vie. Devant l'adversité, elle aimait dire que rien ni personne n'userait l'âme que Dieu avait choisie pour elle, et disposée en son corps. Tout au long de l'année, elle fécondait vanille, récoltait café, sarclait bananerais et rangs d'ignames. Sa fille Toussine n'était pas non plus portée aux longues rêveries. Enfant, à peine debout, Toussine aimait à se rendre utile, balayait, aidait à la cueillette des fruits, épluchait les racines. L'après-midi, elle se rendait en forêt, arrachait aux broussailles le feuillage des lapins, et, parfois, prise d'un caprice subit, elle s'agenouillait à l'ombre des mahoganys, pour chercher de ces graines plates et vives dont on fait des colliers. Quand elle revenait des bois, un énorme tas d'herbages sur la tête, Xango exultait à la voir ainsi, le visage caché par les herbes. Aussitôt, il dressait ses deux bras en l'air et se mettait à hurler... laissez-moi, pourvu que vous aimiez Toussine... pincez-moi jusqu'au sang, mais ne touchez même pas le bas de sa robe... et il riait, pleurait devant cette fillette rayonnante, au visage ouvert, aux traits qu'on disait ressemblant à ceux du nègre de la Dominique, qu'il aurait bien aimé rencontrer une fois, pour voir. Mais elle n'avait pas encore toute son éclat, et c'est à l'âge de quinze ans qu'elle se détacha nettement de

toutes les jeunes filles, avec la grâce insolite du balisier rouge qui surgit en haute montagne. Si bien qu'à elle seule, elle était, disaient les anciens, toute la jeunesse à L'Abandonnée.

Dans le même temps, il y avait à L'Abandonnée un jeune pêcheur du nom de Jérémie qui vous remplissait l'âme de la même clarté. Cependant, il regardait les jeunes filles d'un œil indifférent, et les amis de Jérémie prévenaient celles-ci en riant... Lorsque Jérémie tombera amoureux, ce sera d'une sirène. Ces propos ne suffisaient pas à l'enlaidir, et le cœur des jeunes filles se plissait de dépit. Il avait dix-neuf ans, était déjà le meilleur pêcheur de l'anse Caret. Où donc prenait-il ces chargements de vivaneaux, de tazars, de balarous bleus?... nulle part ailleurs que sous sa barque, *Vent-d'avant*, avec laquelle il partait danser à l'infini, du matin au soir et du soir au matin, car il ne vivait que pour entendre le bruit des vagues à ses oreilles et pour sentir les caresses de l'alizé sur son visage. Tel était Jérémie en ce temps où Toussine apparaissait à tous comme le balisier rouge surgi en haute montagne.

Les jours sans vent, par calme plat sur l'eau, Jérémie s'en allait en forêt pour y couper des lianes qui serviraient à faire des nasses. Un après-midi, il quitta le bord de mer pour aller couper de ces lianes, et c'est ainsi que Toussine se dressa sur sa route, au beau milieu d'un bois. Elle portait une vieille robe de sa mère, qui lui tombait jusqu'aux chevilles, et son gros paquet d'herbes se défaisant sur elle, couvrant ses yeux, lui masquant le visage, elle avançait un peu à la manière d'une égarée. Le jeune homme l'interpella en ces termes... c'est la nouvelle mode maintenant, à L'Abandonnée, cette mode-là des ânes bâtés?... Jetant bas le paquet, elle regarda le jeune homme et dit, surprise, au bord des larmes... je suis une jeune fille qui s'en va chercher de l'herbe en forêt, et voilà que je ramasse des insultes. Ayant dit, la jeune fille éclata de rire et détala dans l'ombre. Ce fut juste à cet instant que Jérémie bascula dans la plus belle des nasses qu'il ait jamais vue. Lorsqu'il revint de cette promenade, ses amis remarquèrent son air absent, mais ils ne le questionnèrent pas. En effet, cet air perdu se voit souvent aux vrais pêcheurs, à ceux qui ont adopté la mer comme patrie, de sorte que les amis pensèrent simplement que la terre ferme ne valait rien à Jérémie et qu'en vérité, son élément naturel était l'eau. Mais ils déchantèrent, les jours suivants, quand ils virent Jérémie délaisser *Vent-d'avant*, l'abandonnant à lui-même, échoué sur la grève, à sec. Ils se

consultèrent, en vinrent à l'idée que Jérémie était sous l'emprise de la créature maléfique entre toutes, la Guiabliesse, cette femme au pied fourchu qui se nourrit exclusivement de votre goût de vivre, vous amenant un jour ou l'autre, par ses charmes, au suicide. Ils lui demandèrent s'il avait fait une rencontre, ce jour maudit où il était monté dans la forêt. Comme les amis le pressaient, Jérémie avoua... La seule Guiabliesse que j'ai rencontrée, ce jour-là, dit-il, s'appelle la Toussine, la Toussine à Xango. Alors ils lui dirent en riant sous cape... Nous comprenons mieux maintenant, et la chose est bien plus simple qu'il ne paraît, car, si tu veux notre avis, à notre connaissance, il n'y a nulle fille de prince à L'Abandonnée. Heureusement, nous ne sommes tous qu'un lot de nègres dans une même attrape, sans maman et sans papa devant l'Eternel. Ici, tout le monde est à la hauteur de tout le monde, et aucune de nos femmes ne peut se vanter de posséder trois yeux ou deux tourmalines dormant au creux de ses cuisses. Il est vrai, tu nous diras que celle-ci n'est pas du modèle courant, elle n'est pas de ces femmes qui traînent partout, comme des lézards, protégées par la fadeur même de leur chair, et nous te répondons : Jérémie, tu parles bien, selon ton habitude. En effet, nous avons comme toi des yeux et lorsque Toussine frôle nos pupilles, notre vue en sort rafraîchie. Voici, ami, toutes ces paroles pour te dire une seule chose : Si belle qu'elle soit, la fille te ressemble, et quand tu sortiras à ses côtés dans la rue, ce ne sera pas pour la dépareiller. Autre chose, quand tu iras chez ses parents pour leur faire part de tes intentions, souviens-toi qu'il n'y a pas de cannibales ici, et que Xango et Minerve ne te dévoreront pas...

Et ils laissèrent aller Jérémie à lui-même, afin qu'il prenne sa décision en homme.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. Relevez les traces de la société antillaise dans le texte.
2. A votre avis, pourquoi la narratrice dit-elle qu'elle souhaite « renaître, souffrir et mourir » en Guadeloupe ? Justifiez votre réponse avec des extraits du texte.
3. Relevez les qualités de Toussine mentionnées dans le texte.
4. Expliquez cet extrait « Toussine était qui vous aidait à ne pas baisser la tête devant la vie ».
5. A quelle époque et dans quelle région se déroule l'histoire racontée dans le texte ?
6. Comment la ville L'Abandonné est-elle née ? Et pourquoi on lui avait donné ce nom ?
7. Comment Xango montrait-il son amour pour Toussine ?
8. Relevez les traits caractéristiques identiques entre Minerve et Toussine.
9. Expliquez les circonstances de la rencontre entre Jérémie et Toussine.
10. Les amis de Jérémie soutiennent-ils l'intérêt de Jérémie pour Toussine ? Justifiez votre réponse avec des extraits du texte.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Vous avez assisté à une cérémonie de mariage. Racontez !
2. Ecrivez sur les responsabilités des parents envers les enfants dans votre société.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Expliquez les démarches traditionnelles de demande en mariage dans votre société.
2. Exprimez votre opinion sur le paiement de la dot dans votre société.

⇒ Débat

1. Les parents doivent-ils intervenir dans le choix d'un futur époux ?
2. La présence des beaux-parents est-elle nécessaire dans un foyer de jeunes mariés ?

CHAMOISEAU, Patrick



Biographie

Patrick Chamoiseau est né à Fort-de-France le 3 décembre 1953. Ecrivain français, il est originaire de la Martinique. Après des études en France et inspiré par les travaux d'Édouard Glissant, il rentre en Martinique et s'intéresse beaucoup à la culture créole.

Il a écrit un grand nombre de romans, de contes et d'essais. Il a également écrit pour le théâtre et le cinéma. En 1992, il obtient le prix Goncourt. Il participe aussi à l'écriture de nombreux films dont *Biguine* (2004), *Aliker* (2007), *Nord-Plage* (2004) et *Le Passage du Milieu* (2009).

Œuvres

Romans

- 1986 - *Chronique des sept misères*
- 1988 - *Solibo magnifique*
- 1990 - *Antan d'enfance*
- 1992 - *Texaco* (Prix Goncourt)
- 1993 - *Une enfance créole 1, Antan d'enfance* (Prix Carbet)
- 1994 - *Une enfance créole 2, Chemin d'école*
- 2002 - *Biblisme des derniers gestes* (Prix Spécial du Jury RFO)
- 2005 - *Une enfance créole 3, À bout d'enfance* (autobiographie)
- 2007 - *Un dimanche au cachot*
- 2009 - *Les neuf consciences du Malfini*

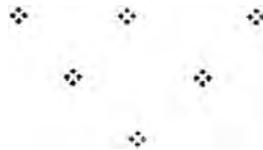
Essais

- 1989 - *Éloge de la créolité* (avec Jean Bernabé et Raphaël Confiant)
- 1990 - *Martinique*
- 1991 - *Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature, Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane (1635-1975)* (avec Raphaël Confiant)
- 1994 - *Martinique* (avec V. Renaudeau)
- 1994 - *Guyane : Traces-Mémoires du baigne*
- 1997 - *Écrire en pays dominé*
- 1998 - *Elmire des sept bonheurs : confidences d'un vieux travailleur de la distillerie Saint-Etienne* (avec Jean-Luc de Laguarigue)
- 2001 - *Métiers créoles : tracées de mélancolie* (avec Jean-Luc de Laguarigue)
- 2002 - *Les bois sacrés d'Hélénon* (avec Dominique Berthet)
- 2002 - *Le commandeur d'une pluie ; l'accra de la richesse*, (avec William Wilson)
- 2002 - *Livret des villes du deuxième monde*
- 2007 - *Quand les murs tombent ; l'identité nationale hors la-loi ?* (avec Edouard Glissant)
- 2009 - *L'intraitable beauté du monde - adresse à Barack Obama* (avec Edouard Glissant)
- 2010 - *Manifeste pour les "produits" de haute nécessité* (manifeste collectif)

Contes

- 1981 - *Maman Dlo contre la fée Carabosse* (théâtre-conte)
- 1988 - *Au temps de l'antan* (contes créoles)
- 1997 - *L'esclave vieil homme et le molosse*
- 1998 - *Émerveilles*
- 2000 - *Case en pays-mêlés* (avec Jean-Luc de Laguarigue)

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY



L'INCENDIE DE LA VIEILLE MAISON

C'était une après-midi de semaine : J'appris la nouvelle. Je me précipitai vers le centre-ville. Difé ! Defé !... La maison de mon enfance était en train de brûler. De mannians-flammes impatientes la mangeaient. Le feu convulsait au soleil comme une bête sauvage, avec la même folie hagarde, la même énergie destructrice. Les flammes bondissantes raclaient les façades situées aux alentours. Des blocs de fumée noire se dénouaient contre le ciel. Une nuée de braises butinait d'étranges fleurs. Effrayés, les Syriens pratiquaient les gestes de l'exorcisme et amorçaient d'anxieux déménagements. Face aux flammes, se dressait un petit pompier. Il était arrivé assez vite. Il avait déroulé son tuyau, l'avait branché vaillant. Quand l'eau s'y était engouffrée, il s'était aperçu que le tuyau était percé de tout partout ; qu'il s'agitait sous l'impact des fuites comme un ver en souffrance. C'est avec ça qu'il affronta les flammes. Seul. Tout seul avec son corps. Les autres pompiers du pays s'étaient rendus à l'enterrement d'un capitaine pompier quelque part dans le Sud. Pour ne pas rater cette belle cérémonie, ils avaient sans doute publié un décret interdisant les feux et autres désagréments. Quand, en costume d'apparat, remontant au difficile les rues bloquées par les voitures, ils rejoindront l'unique petit pompier resté de garde par erreur, il ne restera rien de la maison d'Antan d'enfance.

Nous avons vécu notre enfance dans la crainte du feu. Man Ninotte, ma maman, nous avait alertés une charge de fois sur les malheurs que recelait la plus petite des flammes. Nous vivions sous la menace des lampes à pétrole qui cuisaient le manger et de celles qui, dans les premiers temps, éclairaient nos soirées. Quand surviendra le courant électrique, ce seront ces fils électriques eux-mêmes qui nous menaceront : rongés par les ravets, agacés par les coulées d'eau et le vieillissement des gaines, ils étaient la proie d'étincelles féériques qui répandaient un remugle d'encens, et les plombs sautaient tout le temps. Man Ninotte arborait donc un front chargé et l'œil mobile des vigilances. Elle portait dans sa tête les urgences applicables au moindre lever d'une flamme. Des lots de cases, partout dans Fort-de France, s'étaient vu avaler avec leurs occupants par une flambée sans nom. La ville tout entière s'était vu dessécher par de vastes sinistres. Personne ne jouait donc avec cette affaire-là. Mais – ô

parlagers de cette enfance – nous ne connaissons pas cette horreur : aucun dragon de brasse, aucun bond d'incendie pièce-mécanique de brûlé. Rien. Rien qu'une vigilance constante des grandes personnes. Pétrifiée. Irréelle. J'avais d'abord eu le sentiment que le vieux bois du Nord des cloisons et des poutres était invincible. Puis, j'avais fini par considérer l'éternelle vigilance de Man Ninotte comme une prudence dénaturée par les effets de l'âge. Un peu comme celle de ces vieux merles qui, dans le silence et l'extrême solitude de la plus lointaine branche, sursaute encore, et frissonnent, et s'inquiètent sans arrêt. Nous abandonnâmes un à un la maison, emportés par les cheminements de la vie. Man Ninotte y demeura seule, soucieuse et attentive comme à l'accoutumée. Mais il n'y eut aucune alerte.

Or, quand elle regagna son quartier natal, au Lamentin, une sorte d'immunité vitale avait dû s'effondrer au milieu de la vieille maison. Man Ninotte était devenue la dernière âme des lieux ; seul rempart contre la routine tapie dans l'ombre ; ses sourcils noués avaient dû tenir en respect une horde des flammes coincées en quelque part. Je n'y avais pas remis les pieds. Je longeais sa façade de temps à autre, la distinguant à travers les reflets d'un pare-brise, toujours magique mais délestée d'une part de son aura. Il aura suffi d'un petit court-circuit, dans un des magasins du bas, pour que la vieille maison abandonne ses défenses. Je la soupçonne d'avoir voulu finir avec ça, comme disent les vieux-nègres. Les flammes que je vis étaient trop à l'aise. Trop triomphantes. Cela s'est fait trop vite. Aujourd'hui, n'existe plus qu'un trou noirci dans l'alignement de la rue Arago, qu'une défaite de tôles grillées, de ciment violenté par les flammes.

Mon enfance charbonnée.

C'est vieillir un peu. C'est se voir poussé vers plus de solitude, de légèreté malsaine. Debout cet incendie, dans la foule en émoi, je contemplais la plus vieille de nos craintes. Je la reconnaissais. Je l'avais mille et mille fois vécue dans les yeux sombres de Man Ninotte. J'éprouvais cet incendie comme l'initiation qui vous défait d'un reste d'innocence. La maison aurait pu disparaître par l'usure, elle aurait pu connaître le choc de ces démolisseurs qui modernisent l'En-ville. Elle a voulu m'offrir la douloureuse confirmation de notre plus grande crainte, acclamation ultime d'une sauvegarde réussie au cœur d'un grand danger.

Antan d'enfance et Chemin-d'école : ces textes s'achèvent donc par un rade incendie. Ils disent de mon enfance, la magie, le regard libre, le regard autre, les effets qui ont structuré mon imaginaire, modelé ma sensibilité, et

qui grouillent aujourd'hui dans mes ruses d'écriture. Le feu les a figés désormais. La présence de la vieille maison les autorisait à bouger, à couler, à vieillir, à se voir transformés par de nouveaux détails. Là, maintenant, dans la lueur de forge qui nimbe ma dernière vision d'elle, tout s'est raidi au grand jamais. Raidi et déraidi. Je ne pourrai plus y ajouter une ligne qui ne soit de nostalgie et de regret profond... - donc, qui ne soit étrangère à mon enfance créole.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Après la lecture ...

☞ ... Compréhension de texte

1. Relevez les traces de la société antillaise dans le texte.
2. Quelle est votre avis sur le style de l'auteur de cet extrait ?
3. Selon le texte, que représente la maison incendiée pour le narrateur ?
4. Relevez deux exemples de satire dans le texte.
5. Expliquez la phrase « Nous avons vécu notre enfance dans la crainte du feu ».
6. Selon le texte, qui est Man Ninnote ? Quelle est sa relation avec le narrateur ?
7. A votre avis, Man Ninnote avait-elle raison d'avertir les enfants à propos du feu ?
8. Selon le texte, pourquoi il y avait un seul pompier face aux flammes ?
9. Quelle est la cause de l'incendie selon le texte ?
10. A quoi fait référence le narrateur lorsqu'il parle de : « mon enfance carbonisé » ?

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur un événement de votre enfance qui vous a beaucoup marqué.
2. Ecrivez sur les principales causes des incendies dans les grandes villes.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Parlez de vos souvenirs d'enfance.
2. Enumérez les mesures à prendre pour éviter les incendies dans les grandes villes.

⇒ Débat

1. Etes-vous d'accord qu'en ville les incendies sont toujours causés par les problèmes électriques ?
2. L'expérience des personnes âgées est-elle utile dans la société contemporaine?

CONFIANT, Raphaël



Biographie

Avec un grand-père noir et une grand-mère chinoise, **Raphaël Confiant** est originaire de Fort-de-France. Son père, Fernand, est professeur de Mathématiques alors que sa mère, Amanthe, est institutrice. Il grandit « dans l'odeur du rhum », comme il l'écrit dans son autobiographie *Ravines du devant-jour*.

Il fait ses études supérieures entre 1969 et 1974 à Aix-en-Provence où il est diplômé de l'Institut d'études politiques et d'anglais. Il part, en 1974, enseigner l'anglais pendant un an en Algérie où il fait la rencontre de l'écrivain Daniel Boukman.

Il revient en France et obtient un DEA (Diplôme d'études approfondies) en linguistique à l'Université de Rouen en 1986. Il soutient ensuite un Doctorat en Langues et Cultures Régionales à l'Université des Antilles et de la Guyane en 1994.

Véritable militant de la cause créole dès les années 1970, **Raphaël Confiant** participe avec Jean Bernabé et Patrick Chamoiseau à la création du mouvement de la créolité. Il est d'ailleurs le premier Martiniquais à avoir publié en 1985, un roman en créole : *Bitako-a*. Il est également membre du premier journal entièrement en créole des Petites Antilles, *Grif An Tè*, qui a duré 4 ans et a publié 52 numéros. Il est également l'auteur du premier dictionnaire du créole martiniquais publié en 2007. Depuis plus de trente ans, il travaille sur la langue et la culture créole et s'intéresse aux devinettes, aux proverbes, aux contes créoles.

Écrivain polyvalent, **Raphaël Confiant** écrit en créole et en français. Ainsi, après avoir publié 5 livres en créole en 1988, il passe au français et publie *Le Nègre et l'Amiral*, un roman qui traite de la Deuxième

Guerre mondiale aux Antilles. Il publie ensuite une trentaine d'ouvrages dont beaucoup seront couronnés par des prix (Prix Novembre pour *Eau de Café* en 1991 ; Prix Casa de Las Américas pour *Ravines du Devant-jour* en 1993 ; Prix de l'Agence Française de Développement en 2010 pour *L'Hôtel du Bon Plaisir*, etc.).

En dehors de ses activités littéraires, il s'est aussi battu pour l'ouverture d'une licence et d'un master de créole à l'Université des Antilles et de la Guyane ainsi que du CAPES de créole.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Œuvres en langue française

Romans

- 1988 - *Le Nègre et l'Amiral* - Prix Antigone
- 1991 - *Eau de café* - Prix Novembre
- 1994 - *L'allée des soupirs* - Prix Carbet
- 1996 - *La vierge du grand retour*
- 1997 - *Le meurtre du samedi-Gloria* - Prix RFO
- 1997 - *Mamzelle Libellule*
- 1998 - *L'archet du colonel*
- 2001 - *Brin d'amour*
- 2004 - *La panse du chacal* - Prix des Amériques insulaires et de la Guyane
- 2005 - *Adèle et la pacotilleuse*
- 2006 - *Trilogie tropicale*
- 2006 - *Nègre marron*
- 2007 - *Case à Chine*
- 2008 - *Les ténèbres extérieures*
- 2008 - *Black is Black*
- 2008 - *Le chien fou et le fromager*
- 2009 - *L'hôtel du bon plaisir*
- 2010 - *La jarre d'or*
- 2010 - *Citoyens au-dessus de tout soupçon*

Essais

- 1989 - *Eloge de la créolité* (avec Jean Bernabé et Patrick Chamoiseau)
- 1991 - *Lettres créoles: tracées antillaises et continentales de la littérature (1635-1975)*
- 1993 - *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*
- 2007 - *Chronique d'un empoisonnement annoncé* (Collectif)
- 2007 - *Chlordécone 12 mesures pour sortir de la crise*, (Collectif)

Récits et Contes

- 1993 - *Ravines du devant-jour* (récit) -Prix Casa de las Americas
- 1994 - *Commandeur du sucre* (récit)
- 1994 - *Bassin des ouragans* (récit)
- 1995 - *Les maîtres de la parole créole* (contes)
- 1995 - *Contes créoles* (contes)
- 1993 - *Un voleur dans le village* (récits traduit de l'original anglais (Jamaïque) de James Berry) -Prix de l'International Books for Young People
- 1995 - *La savane des pétrifications* (récit)
- 1995 - *Contes créoles des Amériques* (contes)
- 1995 - *Le gouverneur des dés* (récit)
- 1997 - *La baignoire de Joséphine* (récit)
- 1998 - *Aventures sur la plante Knos* (récit traduit de l'original anglais (Jamaïque) d'Evan Jones)
- 1999 - *Régisseur du rhum* (récit)
- 1999 - *La dernière java de Mama Josépha* (récit)
- 2000 - *Le cahier de romance* (récit)
- 2000 - *Le Galion, Canne, douleur séculaire, ô tendresse!* (album en collaboration avec David Damoison) - Prix du livre insulaire, catégorie beaux-livres
- 2002 - *Nuée ardente* (récit)
- 2003 - *Le barbare enchanté* (récit)
- 2010 - *L'émerveillable chute de Louis Augustin et autres nouvelles*

Œuvres en langue créole

- 1977 - *Jou Baré* (poèmes)
- 1979 - *Jik dèyè do Bondyé* (nouvelles)
- 1985 - *Bitako-a* (roman)
- 1986 - *Kòd Yanm* (roman)
- 1987 - *Marisosé* (roman)
- 1998 - *Dictionnaires des titim et sirandanes*
- 1998 - *Jik dèyè do Bondyé*
- 2000 - *Le Galion*
- 2001 - *Dictionnaire des néologismes créoles*
- 2007 - *Dictionnaire créole martiniquais-français*

Prix littéraires

- 1988 - Prix Antigone de la ville de Montpellier (France)
- 1991 - Prix Novembre (France)
- 1993 - Prix Casa de Las Americas (Cuba)
- 1993 - Prix de l'International Books for Young People (Espagne)
- 1994 - Prix Carbet de la Caraïbe (Guadeloupe)
- 1994 - Prix Shibusawa-Claudé (Japon)
- 1997 - Prix RFO (France)
- 2000 - Prix du Salon du Livre Insulaire d'Ouessant (France)
- 2004 - Prix des Amériques insulaires et continentales (Guadeloupe)
- 2010 - Prix de l'Agence Française de Développement (France)

Il y a la mélodie des rues, cette eau limpide et frénétique par endroits qui dévale de toutes les failles de la Montagne et qui jamais ne tarit, même au plus fort du carême, quand juin pare les flamboyants d'une si scandaleuse belle té qu'on s'imagine que le monde ne finira jamais. Et puis les voix haut perchées des femmes matador qui tentent de parlementer d'un trottoir à l'autre, qui rient de se mécomprendre, et, se plantant les poings sur les hanches, ôtent brusquement leur madras, dans un geste d'inutile défi, libérant des grappes de cheveux crépus. Elles savent. Elles plus que savent le chant profond des blessures d'âme qui s'élève de cette onde musardièrè et c'est pourquoi leurs sourires sont des couteaux à deux lames. Ou des tambours à deux bondes. L'étranger de passage, croyant y voir une invite, s'approche de trop près. Calottes, injuriées sonores, rodomontades mêlées du grivois des biguines rescapées du dernier carnaval ! Quand, au contraire, il reste de marbre, on l'apostrophe :

« Hé, Blanc-France, tu n'aimes pas les négresses, toi ? »

S'il cède, comme ce fut le cas de ce natif de Fécamp, marin en dérade, échoué à Saint-Pierre en l'an de grâce 1887, il finit la bague au doigt et – ô malheur ! – toute une trâlée de marmaille multicolore à nourrir. Suscitant aussitôt la haine des Grands Blancs, renchérissant le mépris des mulâtres et devenant aux yeux effarés des nègres, surtout ceux qui portent jabot et bottines, l'exemple même de la risée. Il n'y aura guère que les Indiens Coulis du quartier La Galère (surnommé l'Infâme) pour le prendre en pitié, mais dans cette ville de démesure, les sentiments ou les opinions de ces païens sont de peu de poids.

Chaque rue possède sa mélodie secrète. Lafrique-Guinée, ce vieux nègre, si tellement noir qu'on l'aurait juré bleu – couleur habillant déveine, défortune, détresse, désastre et consorts -, qui a connu à la fois les derniers feux du temps-l'esclavage et la guerre du Mexique sous Napoléon troisième du nom, aurait pu les fredonner une à une s'il n'avait perdu le goût du parler. Sa bouche, en effet, ñe connaît qu'un perpétuel dimanche. D'aucuns soupçonnent son mutisme

d'avoir quelque teinture de sorcellerie et, de fait, en cas de chagrin d'amour, de maladie inguérissable, de gros souci d'argent ou de n'importe quelle vétille, on vient le consulter, à la chute du jour, quand il se tient debout sur le quai qui fait face à la Bourse et scrute l'inexplicable de la mer.

On lui pose moult questions. On le touche, on le secoue par le bras. Il ne bouge pièce. Le boutiquier chinois Chang-Sen, le plus assidu à faire le siège du vieux nègre, se plaint de sa voix chevrotante de n'avoir plus reçu de lettre de Canton depuis etcetera d'années. Gros Gérard, qui sévit comme commandeur su l'Habitation La Consolation, vient lui confier son vœu le plus secret : voir en rêve la figure de sa mère qui décéda en l'accouchant. Défilent aussi, chacun tympanisant sa propre détresse, gabarriers, djobeurs, ouvriers de rhumerie, marchandes de remèdes guérit tout. Aux signes de tête de Lafrique-Guinée, on croit tenir une réponse à ce que l'on est venu chercher. Une semblance d'espoir. Ou un encouragement. Et de lui voltiger dix sous par terre qui parfois roulent jusqu'à disparaître dans l'eau noirâtre.

C'est qu'il y aussi la mélodie de la mer des Caraïbes quand, le soir venu, elle lape comme un chiot fatigué tout l'alentour de Saint-Pierre. Floc ! Floc ! La trentaine de bateaux de commerce accourus du monde entier qui se pressent dans sa rade forme un orchestre involontaire et tout cela met un peu plus de mélancolie dans le cœur des noctambules. Parmi cette engeance-là : Danglemont, jeune mulâtre de douteuse extraction. Du moins à ce que prétend la malignité publique, car nul ne lui connaît frère ni cousin ni parent par alliance. Si bien que parfois on le soupçonne d'être d'ailleurs. De la Basse-Terre en Guadeloupe. Ou alors de beaucoup plus loin, de Cayenne peut-être. Lui ne se perd jamais en vaine jactance et clame sur un ton railleur :

« Je suis d'ici et de partout, messieurs dames ! Je suis un homme universel »

La vérité, connue de ses seuls amis, est plu prosaïque. Puis cruelle aussi. Toute sa parentèle avait péri lors de l'épidémie de fièvre jaune qui frappa le pays et les îles circumvoisines en 1870, l'année même où la France s'agenouilla aux pieds des Prussiens et que l'épée royale (celle de Napoléon, troisième du nom) leur fut remise. Danglemont se trouvait alors à Paris, d'où il parvint à s'enfuir pour un port atlantique et s'embarqua sur le premier navire en partance vers les Antilles. On fut grandement surpris d'apprendre que là-bas, dans les grandes capitales d'Europe, le bougre avait étudié les deux choses les plus

inutiles au monde : la musique et la philosophie. Inutile aux yeux des nègres la première, car qui a besoin d'apprendre ce que l'on porte en soi depuis le ventre de sa mère ? Les batteurs de tambour bel air, les violonistes de mazurka et de valse créoles ont-ils jamais perdu leur temps à déchiffrer l'arithmétique d'un solfège ? Inutile la seconde aux yeux des Blancs-pays et surtout dangereuse, car, aux colonies, il ne sert à rien de s'encombrer l'esprit d'autre chose que d'amasser fortune et courir la gueuse. « Diantre, il y fait bien trop chaud ! » aime à gouailler l'honorable Hughes Dupin de Maucourt dont les deux établissements de commerce occupent un large empan de la Grand-Rue, celle qui flangue Saint-Pierre en deux depuis le Mouillage jusqu'à l'orée du quartier huppé du Fort.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. A quel registre de langue appartient le français employé dans le texte ? Justifiez votre réponse.
2. Que signifient, selon-vous, « femmes-métadors » ?
3. Selon le texte, pourquoi la musique est-elle une chose inutile à apprendre pour les nègres ?
4. Enumérez les différents types de musique ou mélodie mentionnés dans le texte.
5. Selon le texte, quelle différence y a - t - il entre « Blancs - France » et « Blancs - pays » ?
6. Expliquez « toute une tralée de marmaille multicolore à nourrir ».
7. A votre avis, pourquoi l'auteur dit-il de Lafrique - Guinée que « sa bouche, en effet, ne connaît qu'un perpétuel dimanche » ?
8. Pourquoi les gens vont-ils voir Lafrique - Guinée ? Sont-ils satisfaits de leurs visites ?
9. A votre avis, pourquoi l'auteur qualifie - t - il Danglemont de « jeune mulâtre de douteuse extraction » ?
10. D'après le texte, qu'est - ce qui occupe souvent l'esprit des Blancs dans les colonies ?

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur l'importance de la musique dans la société.
2. Vous avez assisté à une fête traditionnelle, racontez !

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur le rôle de la musique dans la société traditionnelle africaine.
2. Exprimez votre opinion sur les bienfaits de la danse pour l'être humain.

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre le mariage mixte ?
2. « La colonisation n'a apporté que des bienfaits. » Etes-vous d'accord ?

BRIVAL, Roland



Biographie

Né en Martinique, Roland Brival s'installe à Paris avec sa famille au début de son adolescence. Il passe une grande partie de sa vie entre New York, Londres et Paris.

Peintre, plasticien et sculpteur, il expose au Musée d'art moderne de la Ville de Paris dès les années 1970. Homme de lettres et de théâtre, il a également écrit une douzaine de romans. En tant que musicien, il fait paraître quatre albums, *Intense* (1998), *Créole Gypsy* (réédité en 2002), *Waka* (2003) et *Kayam* (2006). Il est également auteur de chansons pour enfants, dans deux albums diffusés vers la fin des années 1970.

Œuvres

Publications

- *L'ensauvagé*
- *Un amour à Saanbad*
- *Cœur d'ébène*
- *En eaux troubles*
- *La robe rouge*
- *Biguine blues*
- *Bô*
- *Le dernier des Aloukous*
- *Le chevalier de Saint-Georges*
- *No Man's Land*
- *Les tambours de Gao*
- *La montagne d'ébène*
- *Le sang du Roucou*
- *La Martinique des cendres*
- *Ti-Jean. Conte musical pour enfants*

Discographie

- *Créole Gypsy*
- *Intense*
- *Waka*
- *Kayam*



La rumeur du campement renaquit avec l'aube. Anselme, réveillé depuis longtemps ; jeta un regard morne sur le petit groupe d'esclaves qui partageait avec lui l'espace exigü de la tente. La tribu de ces hommes, soumise de longue date à l'hégémonie des Touareg, ne parlait que le tamahaq, la langue usuelle de leurs maîtres, de sorte qu'il lui avait été impossible d'établir avec eux le moindre échange. Du reste, ils ne se montraient guère expansifs et semblaient plutôt effrayés de sa présence. Des corps bougeaient dans la pénombre. Raclements de gorge, quintes de toux, bâillements. Une odeur insoutenable, où se mêlait la sueur aux relents de beurre rance et d'urine, montait des nattes de paille.

Au-dehors, des voix impérieuses jetaient des ordres. Des exclamations de femmes s'élevèrent en écho, immédiatement suivies de pleurs d'enfants, de blâtements stridents. Une main écarta l'auvent de la tente, et la silhouette d'un Targui enturbanné apparut sur le seuil.

- Par Allah, ces chiens dorment encore !

Anselme reconnut la voix de Balbek et se hissa péniblement sur ses jambes, étouffant une plainte. Il vacillait et n'eut que le temps d'agripper l'un des piquets d'armature pour réussir à garder l'équilibre. Mais il n'avait pas repris son souffle que déjà la bousculade de ses compagnons l'entraînait vers la sortie. S'efforçant de contenir la nausée qui le gagnait, il émergea à l'air libre à son tour.

Les esclaves s'affairaient à démonter les tentes. Les femmes roulaient les nattes de paille, renouaient leurs balluchons, remplissaient leurs paniers. Les enfants prodiguaient aux dromadaires leurs premiers soins du jour. Les hommes resserraient les sangles des ballots, assemblaient de nouveau les barres de sel en chargement compact. Anselme se sentit peu à peu revenir à la vie. Les silhouettes confuses qui traversaient le campement retrouvaient leurs visages désormais familiers. L'étrange immobilité d'un petit groupe d'hommes rassemblés à l'écart des tentes éveilla sa curiosité. Intrigué, il s'approcha de quelques pas, cherchant à deviner la raison d'un tel silence. Mais, lorsqu'il se tourna dans la direction supposée de leurs regards, le choc qu'il éprouva fut tel qu'il s'immobilisa tout à coup, saisi d'une crainte sacrée : cette ville posée sur la ligne d'horizon semblait un mirage, au point qu'un doute le traversa. Mais les nuages tourmentés de l'aube déjà se dissipaient, et la vision se

précisa. Apparurent les hautes murailles aux remparts crénelés, que l'on aurait pu croire taillées d'une pièce dans un pan de falaise rouge. Les tours effilées, comme parsemées d'arêtes qu'il ne put s'empêcher de comparer aux gargouilles des cathédrales. Cette évocation le ramena soudain au souvenir des siens. Et les larmes lui vinrent, sans qu'il puisse s'en défendre, de réaliser que nul d'entre eux n'entendrait sans doute jamais parler de sa prodigieuse aventure. Nul d'entre eux ne saurait que le nobliau sans gloire de Toulouse, le bâtard indésirable, avait été le premier voyageur venu d'Europe à contempler de ses yeux pareil prodige...

Depuis qu'ils avaient franchi les portes de la ville, la stupeur d'Anselme n'avait fait que croître à la vue de cette multitude compacte obstruant les ruelles sans discontinuer. Il demeurait incrédule devant ces hommes noirs, au crâne rasé, coiffés d'une calotte, et vêtus pour la plupart d'une djellaba jetée sur un pantalon à coulisse. Les femmes, drapées de tuniques et de pagnes où dominaient le bleu et l'écarlate, l'impressionnaient par la finesse de leurs traits, la majesté de leur allure. Mais leurs coiffures, auxquelles elles semblaient prêter un soin infini, étaient peut-être ce qu'elles avaient de plus étonnant. Les unes arboraient une longue natte dans le dos qu'elles garnissaient de coquillages, de bijoux. D'autres relevaient leurs cheveux en cimier, ou bien se distinguaient par la géométrie savante de leurs tresses, la richesse de leurs parures constellées de pièces d'or et d'argent, de breloques et de perles multicolores, qui leur donnaient l'air d'être nimbées de lumière de la tête aux pieds lorsqu'elles marchaient en plein soleil.

Anselme ne pouvait s'empêcher de comparer cette populace avec celle qui, les jours de fête ou de marché, inondait les rues de Toulouse de piétons, de cavaliers, de chariots. Se prenant à évoquer la silhouette des passantes de là-bas, engoncées dans leurs manteaux de drap, il fut tenté de les imaginer vêtues des tuniques légères de ces femmes aux bras nus dont nul corset n'emprisonnait la taille. Il songeait à leurs chevelures pudiquement enfermées dans leur coiffe de lingerie empesée, à leurs visages rendus plus pâles encore par la poudre et le fard blanc, et demeurait ébahi de l'ampleur du contraste opposant son monde à celui qu'il avait sous les yeux.

Des bandes d'enfants en guenilles précédaient le convoi en ouvrant la foule devant eux, prêtant main-forte à un muletier pour ranger sa monture à l'écart et vocifèrent tels des chiots excités. Des saluts joyeux, mêlés de rires, jalonnaient le passage de la caravane. Tout n'était que vacarme et rumeurs de liesse. Quand un cri, lancé d'une voix stridente, sembla pétrifier les badauds. Anselme finit par distinguer dans la cohue

le visage décomposé d'une vieille femme qui hurlait en le montrant du doigt. Une forêt de mains tout à coup se tendit vers lui, puis monta de la foule une immense clameur... Le jeune homme n'eut aucun mal à comprendre de quoi il retournait. Car, bien qu'il ne s'étonnât déjà plus de la pigmentation des hommes de leur race, l'évidence l'avait frappé de sa propre singularité d'homme blanc en entrant dans Gao. D'ailleurs, il ne dut qu'à l'intervention des Touareg de l'escorte d'échapper à ceux qui tentaient de le toucher, de le saisir et de le jeter bas de sa monture afin de le contempler de plus près. Sans leur aide, il aurait sans doute succombé à la monstrueuse étreinte de cette vague humaine qui semblait à présent prise de fièvre et de frayeur. Son malaise s'accrut au point qu'il fut tenté de s'encapuchonner à son tour dans l'écharpe qui protégeait ses épaules, pour dérober à leur vue sa chevelure parsemée de mèches blondes, les traits longilignes et creusés de son visage d'homme blanc, son regard rendu plus pâle encore et comme délavé par la brûlure du soleil.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. Où se passe l'action au début du texte ? Et, à votre avis, pourquoi les esclaves dorment-ils dans les tentes ?
2. Lorsque Targui dit « Par Allah, ces chiens dorment encore ! », de qui parle - t - il ? A votre avis, pourquoi appelle - t - il ces personnes des chiens ?
3. Expliquez cet extrait : « cette ville posée sur la ligne d'horizon semblait un mirage ».
4. Selon le texte, pourquoi un groupe d'hommes s'est-il mis à l'écart des tentes ?
5. Relevez les éléments qui font la beauté de la ville dont on parle dans le texte.
6. Selon le texte, pourquoi Anseleme est-il triste au souvenir des siens ?
7. Relevez, dans le texte, les extraits qui montrent que la ville est peuplée d'une population musulmane.
8. Anseleme préfère - t - il cette nouvelle ville à Toulouse, son ancienne ville ? Justifiez votre réponse.
9. Pourquoi Anseleme est-il un objet de curiosité pour les gens de cette ville ?
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur la ville de votre rêve.
2. Ecrivez sur les avantages du voyage à l'étranger.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Vous rendez visite à un ami dans une grande ville et vous vous perdez en vous rendant chez lui. Racontez !
2. Exprimez-vous sur les dangers des grandes villes.

⇒ Débat

1. Que préférez-vous : vivre en ville ou à la campagne ?
2. Les jeunes africains ont-ils raison de quitter leur continent à la recherche du bonheur à l'étranger ?

Ecrivains guadeloupéens

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

TIROLIEN, Guy



Biographie

Guy Tirolien est né en 1917 à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe. Poète engagé dans le combat de la Négritude, aux côtés de Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, il contribue à la naissance de la revue *Présence africaine*, publiée simultanément à Paris et à Dakar dès 1947.

Sur le plan politique, il est administrateur colonial au Cameroun et au Mali ; ce qui lui permet de contribuer beaucoup au rapprochement entre les Africains et les Antillais. Il rencontre les Afro-Américains MacKay, Langston Hughes et Richard Wright, membres de la Harlem Renaissance.

Il sera fait prisonnier pendant la Deuxième Guerre mondiale, aux côtés de Léopold Sédar Senghor. Par la suite, il vit une intéressante carrière de fonctionnaire international et devient représentant de l'ONU au Mali et au Gabon.

Il est l'auteur du célèbre poème « Prière d'un petit enfant nègre » (1943) qui raconte l'histoire d'un enfant nègre qui ne veut plus aller à l'école. Ce poème est repris dans son recueil *Balles d'or* publié aux éditions *Présence africaine*.

Il décède en 1988 à Marie-Galante.



Œuvres

- 1943 - *Prière d'un petit enfant nègre*
- 1961 - *Balles d'or*
- 1977 - *Feuilles vivantes au matin*
- - *De Marie-Galante à une poétique afro-antillaise*

MICHE

Silesa m'a entraîné à la « Boule Blanche ». Dans la salle en sous-sol où flotte le parfum des cigarettes de luxe, évoluent des femmes de couleur, vêtues à l'antillaise.

Du haut de l'estrade, l'orchestre verse un flot de rythmes ensoleillés sur la piste où l'on s'écrase comme dans le métro aux heures d'affluence. Rectifiant machinalement le nœud de sa cravate et passant sa main dans ses cheveux pour s'assurer qu'ils tiennent bien, Silesa fouille d'un œil expert parmi la faune des clientes non accompagnées.

La voix rauque des musiciens en smoking scande, comme un sauvage appel de brousse, les cadences contagieuses d'une chaude biguine martiniquaise : « agoulou pas kalé gueule ou ».

Pour dérouter le pianiste qui pourtant ne le lâche pas d'une mesure, le saxophoniste se lance dans de folles variations. Le clarinetiste joue avec ses notes comme un jongleur avec ses couteaux. L'homme à la batterie, yeux clos et sourire inspiré, ressemble à quelque sombre officiant de je ne sais quel rite ténébreux.

La mélodie, reprise en chœur, emplît la salle au plafond bas : « agoulou pas kalé gueule ou ».

A deux pas de moi, une petite capresse au teint de muscade se trémousse toute seule. Elle a un regard triste qui me plait. Je le lui dis. Elle éclate de rire. Je l'invite à m'accompagner au bar. Mais juste à ce moment, une de ses copines intervient :

- Perds pas ton temps avec les nègres, ma fille. Ça ne rapporte pas. Tiens, il y a là-bas un Suédois qui voudrait te parler.

Elle le lui indique d'un geste du menton. La petite me quitte en me soufflant :

- 43, rue de Rennes. Le matin, de préférence.

Brusquement, toute cette joie au rabais me paraît terriblement factice. Ces musiciens au rire forcé ; ces entraîneuses calculatrices ; ces nordiques congestionnés ; comme tout cela me semble ennuyeux !

Je fais signe à Silesa pour l'avertir que je pars. Et, sans plus attendre, je me dirige vers la sortie.

Mais voilà qu'au moment où je passe devant elle, la petite capresse, blottie contre l'épaule de son Suedois, lève sur moi en regard presque douloureux. Un sourd malaise m'envahit. Et soudain, je ne sais pourquoi, comme je débouche dans l'air vif de la rue, je me souviens de Miche.

Vers sa dix-huitième année, sa mère, qui était veuve, mourut après une brève maladie. Le coup lui fut d'autant plus rude que, jeune négresse fringante et dans tout l'éclat de son printemps, orgueilleuse de ses seins durs, de sa taille cambrée et de ses jambes fines, elle n'avait jamais pensé à la mort.

Son tempérament, cependant, reprit vite le dessus. Elle accepta peu après un emploi de serveuse dans un petit bistrot du boulevard Chanzy qui s'emplissait le soir d'une clientèle populaire, avide d'alcool, de jeu et de musique.

Son job consistait, en gros, à aider ces pauvres bougres à se relaxer, à se soulager de leur tension au prix de quelques grasses plaisanteries, auxquelles elle faisait complaisamment écho ; à polariser sur ses charmes solides les aspirations et les désirs flottant dans cette salle bondée d'hommes jeunes et bien portants.

Elle s'habitua peu à peu à se laisser aimer, tourner autour et désirer par ces males affamés. Elle savait qu'ils n'attendaient d'elle que l'aumône d'un peu de rêve, d'un peu de joie. Les hommes, ça vous aime quand vous êtes jeune, gaie, prompte au rire, et que, par le don de votre confiance, vous les aidez à gommer tant bien que mal de leur vie la tâche obstinée des soucis quotidiens.

Elle avait enfin retrouvé son équilibre. Elle ne s'interrogeait même pas sur ce qu'elle aurait pu faire d'autre. Elle coulait une existence égale et sans histoire. C'est alors qu'il entra dans sa vie.

Il était mince et grand, vif de geste, le sourire moqueur, des yeux verts malicieux dans un visage semé de taches de rousseur ; bon buveur au demeurant, et tenant bien l'alcool.

Il l'avait entraînée dans le balan d'un boléro plus envoutant qu'une prière. Son bras pressant s'enroulait autour de ses épaules nues. Elle éleva la main à la hauteur de sa nuque musclée qu'elle caressa longuement. Six mois plus tard, ils se mariaient.

Elle se sentait à l'aise dans son rôle d'épouse. Un garçon l'avait bien demandée en mariage, qu'elle avait connu dans son enfance au Morne-À-L'eau et qui, devenu plus tard maître-chaudronnier à l'usine Blanchet, gagnait très bien sa vie. Mais il était d'un sérieux à vous donner le frisson, et sa conversation était triste et plate comme un champ de canne à sucre au crépuscule. Et puis, pour tout dire, elle ne se voyait pas vivre ailleurs qu'à Pointe-à-Pitre où elle avait grandi, où elle s'était épanouie.

Elle aimait l'atmosphère de ces rues étroites, flanquées de hautes maisons en bois avec leurs balcons de fer forgé et leurs corridors sombres au carrelage frais. Elle goutait l'animation bruyante du boulevard, la cacophonie joyeuse des klaxons d'automobile, les vagues de musique déferlant des maisons fragiles qui s'épaulent fraternellement, l'odeur opulente du rhum et du piment s'élevant, comme d'une cassolette, dans la gloire ardente de midi...

Gérard loua un modeste trois-pièces faubourg Frebault où le couple s'installa. Il travaillait dans un garage en ville, comme ouvrier mécanicien. De retour chez lui après le boulot, il retrouvait avec plaisir l'étroit salon-salle à manger avec ses chaises empaillées, son canapé rembourré de neuf, la photographie des jeunes époux bien en vue sur le petit buffet en bois d'acajou.

Elle lui préparait tous les plats qu'il aimait. C'était l'occasion pour elle, en faisant son marché, de renouer avec les copines qui la taquinaient sur ses mœurs rangées et la régularité de sa vie conjugale.

Gérard n'avait pas voulu qu'elle reprenne son job. Il était jaloux de cette ambiance de convoitise dans laquelle elle évoluait. Sa petite fée du logis, sa gentille pourvoyeuse de joie et de sérénité, il la voulait pour lui tout seul.

Mais, coupée de ses amies et de l'excitation de son milieu habituel, la jeune femme avait du mal à se hisser à ce niveau de gaieté rayonnante que son mari réclamait.

Elle lia commerce avec quelques-unes de ses voisines. Les récits que celles-ci lui faisaient de leur pauvre existence ne laissaient pas de l'assombrir. Elle prenait cependant un plaisir morbide à se faire raconter inlassablement les scènes de jalousie, les trahisons vulgaires, les fins de mois pénibles, les cuites du mari, les coups et les injures, ultimes frissons réservés à ces couples médiocres, usés par des années de morne cohabitation.

Chaque soir, elle se surprenait à méditer sur le drame de ces existences ratées, sur ce marécage de misère qui l'entourait. Et le chagrin l'envahissait ; un chagrin qu'elle n'arrivait même plus à dissimuler et qui, telle une ombre maléfique, imprégnait l'innocence enjouée de ses pensées. La peine des autres pesait sur elle comme une menace. Et son rire qui se faisait plus rare n'avait plus sa grâce d'autrefois.

A mesure que cette ébriété d'innocence s'évaporait, Gérard se sentait lui aussi gagné par l'ennui. Miche, décidément, n'était plus amusante. Elle n'était plus elle-même. Il y avait erreur sur la marchandise. A quoi bon, en effet, passer ses soirées en face d'une épouse qui n'en finissait pas d'analyser lugubrement la vie sans intérêt de leurs voisins.

Un soir, il rentra après l'heure du souper. Il avait pris sur son chemin trois ou quatre punchs en compagnie de copains. Et, dans le dernier bistrot, il était entre en conversation animée avec la barmaid, petite brune piquante au regard effronté, qui, à ses lourdes gauloises, avait répondu avec tant d'à-propos et de belle humeur qu'il s'était promis de la revoir pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Après la lecture ...

☞ ... Compréhension de texte

1. Dans quelle région du monde se passe l'histoire racontée dans le texte ? Justifiez votre réponse avec quelques extraits du texte.
2. A votre avis, pourquoi la copine dit-elle à son amie que le fait de sortir avec les nègres est une perte de temps ?
3. Relevez des extraits du texte qui montrent que la petite capresse était intéressée au narrateur.
4. Lorsque le narrateur parle de « ces pauvres bougres » à qui fait-il référence ?
5. Expliquez la phrase « l'aumône d'un peu de rêve, d'un peu de joie » dans le texte.
6. Pourquoi Gérard ne voulait-il pas que son épouse reprenne son travail de serveuse dans un bistrot ?
7. A votre avis, quelle a été la conséquence majeure du contact régulier de Miche avec ses voisines ?
8. Pourquoi Gérard a-t-il commencé à rentrer tard après son travail ?
9. Imaginez la suite de l'histoire en cinq phrases.
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur les causes de l'infidélité (de l'homme ou de la femme) dans votre société.
2. Vous avez assisté à une scène de jalousie d'amour, racontez !

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur les causes du divorce dans votre société.
2. Exprimez votre opinion sur le thème de la jalousie dans la société contemporaine.

⇒ Débat

1. A votre avis, la jalousie est-elle normale au sein d'un couple ?
2. A votre avis, l'amour véritable existe-t-il ?

MAXIMIN, Daniel



Biographie

Poète, essayiste et romancier, Daniel Maximin est né à Saint-Claude en Guadeloupe le 9 avril 1947. Il s'installe avec sa famille en France en 1960. Après le baccalauréat, il étudie les lettres et les sciences humaines à la Sorbonne. Ensuite, il devient chargé de cours à l'Institut d'Études Sociales et enseigne les lettres à Orly.

Entre 1980 à 1989, il est directeur littéraire aux Éditions Présence Africaine et produit l'émission Antipodes sur France-Culture. Il retourne en Guadeloupe en 1989, et il est nommé Directeur régional des affaires culturelles. En 1993, il est nommé Chevalier de la Légion d'honneur et en 1995 Chevalier des Arts et Lettres.

En 1997, il est chargé de la mission interministérielle pour la célébration du 150^{ème} anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Il est également responsable de la littérature et de l'éducation du Festival francophone en France (Francophonies) de mars en octobre 2006. Dans la même année (du 28 septembre au 1^{er} octobre 2006), il est porte-parole de l'année de la francophonie et président du salon du Livre "Amerigo Vespucci" au Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges.

Il fut également le maître de cérémonie lors de l'hommage aux obsèques nationales d'Aimé Césaire le 20 avril 2008 à Fort-de-France.

En janvier 2010, il est promu Officier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

Œuvres

- 1981 - *L'isolé soleil*
- 1987 - *Soufrières*
- 1989 - *Lone Sun*
- 1995 - *L'île et une nuit*
- 2000 - *La trilogie caribéenne de Daniel Maximin*
- 2000 - *L'invention des désirades*
- 2004 - *Tu, c'est l'enfance*
- 2006 - *Les fruits du cyclone : une géopoétique de la Caraïbe*

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Angela

Assis dans la berceuse de la bibliothèque, Jonathan, esclave affranchi, lisait :

« Il n'y a que trop de Nègres libres aux îles, ce qui pourrait devenir d'une dangereuse conséquence, et à quoi il paraît qu'il conviendrait de mettre bon ordre pour l'avenir. Il pourrait peut-être convenir de restreindre pour l'avenir la liberté des esclaves à ceux qui auront sauvé la vie à leur maître, à sa femme ou à quelqu'un de ses enfants, comme aussi à ceux qui auraient empêché la perte totale des biens de leurs maîtres... Monsieur le ministre de la Marine a sans doute raison. Plutôt que d'astreindre l'affranchissement des esclaves à des réglementations administratives inopérantes ou à des contraintes financières que tourneraient sans mal les maîtres en cette époque d'opulence, je suggère que les motifs d'affranchissement soient limités aux seuls actes de haute moralité, dont l'occurrence ne saurait être qu'accidentelle parmi les Nègres. Ainsi la liberté pourrait être accordée seulement à l'esclave qui aura révélé une conspiration contre le sang blanc, ou qui aura découvert un poison inconnu, avec l'indication des coupables et des preuves, à celui qui dénonce un repaire d'esclaves obstinés dans leur défection, ou contribué à la conservation d'un Blanc dans un danger évident. Et encore pour certains services spéciaux comme la nourriture du maître ou de trois de ses enfants sevrés par ses ordres, trente années au jardin ou service domestique sans marronnage, une industrie, une économie, un attachement ayant contribué avec distinction à la fortune du maître ».

Arrivé à ce point de sa lecture du Droit public des esclaves, Jonathan s'arrêta. Il était seul dans la bibliothèque de l'habitation Flamboyant. Il déchira très proprement la page du tout récent traité, pour la coller plus tard dans son cahier secret, comme il le faisait chaque fois qu'il découvrait dans ses lectures une preuve que l'affranchissement de quelques esclaves – même s'il semblait combattu par le gouvernement royal – était un moyen sûr de retarder la révolte qui donnerait au plus tôt la liberté à tous. Il en voulait à Miss Bea, sa mère, pour cette liberté octroyée sans combat à elle et à ses enfants jumeaux par un maître dont le visage n'offrait aucune

prise au desir de révolté que le jeune Noir entretenait par ses nombreuses lectures, aux heures calmes de la sieste d'Elisa et d'Angela. Mais surtout, malgré sa fierté de savoir que leur père inconnu était un esclave de Louisiane échappé à la nage d'un navire négrier à proximité de la Désirade, il lui reprochait en secret de lui avoir fait une peau trop claire et surtout des yeux trop verts à son cœur de Guinée. (Sa meilleure amie, Elisa, la fille du maître, d'un an sa cadette, n'avait jamais su à quel degré elle l'avait blessé le jour où elle lui avait dit, pour rire, en feuilletant le traité sur la combinaison des races : « Avec tes yeux de chabin, ta peau de métis, ta bouche de quarteron et tes cheveux de griffe, quel maître pourra bien décider s'il doit te vendre comme Nègre ou comme sang-mêlé ? »)

Jean-Baptiste Alliot avait bien réussi dans son métier d'écrivain public, surtout par son office de traducteur des documents nécessaires aux navires de commerce américains, anglais et hollandais qui se succédaient nombreux dans le port tout neuf de Pointe-à-Pitre, car la Guadeloupe était alors l'île la plus prospère de toutes les Antilles.

Il se maria très jeune, mais sa femme mourut au bout d'un an, le jour de la naissance de leur fille Elisa ; les médecins n'ayant pu sauver que l'une des deux. Comme Miss Bea s'était occupée d'elle avec soin pendant ses crises (par deux fois elle lui avait sauvé la vie avec des plantes et des incantations à l'insu des médecins), M. Alliot fit vœu de l'affranchir ainsi que ses deux enfants, tout en espérant qu'elle resterait à son service pour élever Elisa. Afin d'éviter de payer les 2000 livres de la lourde taxe sur les affranchis, il allait s'embarquer avec eux pour la Dominique afin de procéder à une vente fictive en territoire anglais et de les faire revenir libres en Guadeloupe – subterfuge fréquent qui n'allait pas tarder à être réprimé – lorsqu'il reçût l'heureuse nouvelle de la mort de son père avec le montant de sa part du patrimoine. Ce fut avec joie qu'il utilisa l'argent paternel haï pour affranchir ses esclaves, doter la léproserie de la Désirade à l'abandon, se procurer tous les ouvrages de lecture qu'il était possible de trouver dans la colonie, et acheter l'habitation des Flamboyants, sur les hauteurs du Petit-Bourg, pour y cultiver une espèce délicate de café nouvellement introduite aux îles, ainsi que les fleurs rares – surtout l'anthurium – et la vanille, toutes productions luxueuses qui lui furent d'un bon rapport, surtout qu'il bénéficia là encore des connaissances mystérieuses de Miss Bea qui savait les secrets de la fécondation des vanilliers.

Georges, lui, était devenu, à dix-huit ans, un des meilleurs violonistes de la colonie. Ses yeux souvent mi-clos dans un sourire lui composaient un visage de Bouddha noir. Sa mère n'était pas peu fière des lunettes d'écaille qu'elle lui avait offertes comme un luxe rare parce qu'il restait esclave de sa petite vision.

Le dimanche, il s'occupait d'apprendre à lire aux Nègres de l'atelier, encouragé par maître Alliot, qui bravait là encore la règle tacite des colons (« *l'instruction est un devoir qu'on leur doit par les principes de la religion, mais la saine politique et les considérations humaines les plus fortes s'y opposent. L'instruction est capable de donner aux Nègres ici une ouverture qui peut les conduire à d'autre connaissance, à une espèce de raisonnement. La sureté des Blancs, moins nombreux, entourés sur les habitations par ces gens-là, livrés à eux, exige qu'on les tienne dans la plus profonde ignorance* » lui avait déclaré - confidentiellement le gouverneur Fénélon, que ses responsabilités obligeaient à feindre d'éduquer ses esclaves pour éviter que les autorités religieuses ne demandent son blâme ou son rappel à Paris). Georges allait ensuite chercher son violon, et jusqu'à l'heure des étoiles, improvisait des mélodies à l'unisson des voix aiguës des étoiles, improvisait des mélodies à l'unisson des voix aiguës des paysannes, sur le rythme des tambours gros-ka. Jonathan se méfait au contraire de l'instruction et des écrits (« l'encre à couleur de sang noir » disait-il à Elisa) et préférait passer son dimanche à se promener dans le fond de la propriété, près de la rivière, avec Elisa, Angela et sa mère qui leur apprenait les plantes et les oiseaux.

Ce jour-la, Elisa un peu fatiguée était restée dans sa chambre et surveillait les jeux de la petite Angela. Miss Bea était partie seule avec Jonathan dans les grands fonds. Tout à coup, elle ressentit une profonde douleur au ventre, et murmura sourdement : « Angela va mourir ! » Ils remontèrent à la vitesse des chiens vers les Flamboyants.

Une bande de colons, de commandeurs et de soldats blancs, ivres de rage et de rhum, avait brusquement envahi l'atelier. Ils étaient à la recherche de deux Nègres-marrons qui leur avaient volé un fusil. Ils abattirent sans hésiter les Nègres qui s'enfuyaient, laissant leurs molosses les déchiqeter (ils pourraient toujours prétexter les avoir reconnus pour leurs voleurs), mirent le feu à la caféière, à l'indigoterie, en contrebas, grimperent jusqu'à la maison du maître, et la croyant vide, y pénétrèrent pour mettre à sac la bibliothèque d'un maître dont le libéralisme devenait dangereux en cette époque

troublée où l'on parlait de plus en plus d'égalité dans les salons abolitionnistes et où dans les cases à Nègres, on préparait la lutte pour la liberté. Georges et deux autres esclaves n'avaient pas bougé, préférant ne pas donner aux Blancs de prétexte de les abattre dans le dos. En le voyant avec son violon et son archet à la main, un des attaquants descendit de cheval et d'un geste précis de son couteau de Galérien, lui arracha l'oreille droite. Ses lunettes se brisèrent en tombant sans que son regard quitte une seconde les yeux du commandeur d'esclaves.

Quand Jonathan et sa mère arrivèrent sur l'habitation, Elisa était à genoux indemne sur la terrasse, tenant dans ses bras le corps violé et mutilé d'Angela.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Après la lecture ...



... Compréhension de texte

1. Que veut dire « esclave affranchit » ?
2. Quel est le thème central de cet extrait ? Justifiez votre réponse.
3. Dans quelle région et à quelle époque se passe l'histoire racontée dans cet extrait ?
4. Qui est Miss Béa et pourquoi Jean-Baptiste Alliot l'a-t-elle libérée ?
5. Selon le texte, en quoi consiste le message principal de la règle tacite des colons ?
6. En quoi consiste le plus grand défi du gouverneur Fénélon selon le texte ?
7. A quoi Jonathan fait-il référence lorsqu'il parle de « l'encre à couleur de sang noir » ?
8. Quel est le plus grand désir de Jonathan ?
9. Que peut-on admirer chez Jonathan ?
10. Relevez des extraits du texte qui illustrent comment les Noirs sont maltraités par les Blancs à cette époque.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur les conséquences des injustices sociales dans votre société.
2. Ecrivez sur les dangers de l'analphabétisme dans la société contemporaine.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez votre opinion sur les conséquences de la discrimination raciale.
2. Exprimez-vous sur l'importance dans la lecture.

⇒ Débat

1. Que préférez-vous entre la médecine moderne et la médecine traditionnelle ?
2. Etes-vous d'accord que sans une éducation formelle l'homme ne peut jamais réussir dans la société contemporaine ?

WARNER-VIEYRA, Myriam



Biographie

Née à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, en 1939, Myriam Warner-Vieyra passe une grande partie de son enfance avec sa grand-mère dans son pays. Elle va en France pour sa scolarité secondaire, puis étudie à l'Université de Dakar où elle obtient un diplôme de bibliothécaire.

A vingt deux ans, elle épouse le cinéaste Paulin Vieyra - aujourd'hui décédé - et va vivre avec lui au Sénégal. Elle travaille alors comme bibliothécaire à l'université de Dakar.

Elle a trois enfants et quatre petits-enfants et vit aujourd'hui encore à Dakar. Elle préside une branche du Zonta, c'est-à-dire un club féministe qui aide les femmes sans accès au pouvoir politique ni aux ressources de production.

Œuvres

- 1980 - *Le quimboiseur l'avait dit* (Roman)
- 1982 - *Juletane* (Roman)
- 1988 - *Femmes échouées* (Neuf nouvelles)



*

**

Mardi 22 août 1961, seize heures

Née un vingt-cinq décembre, jour d'allégresse, dans un bourg d'une petite île de la mer des Caraïbes, j'ai de ce fait été conçue une nuit de Carême, dans une période de jeûne et d'abstinence. Contrairement à la croyance qui prédomine, attribuant une influence certaine aux signes du zodiaque du jour de la naissance, dans mon cas, c'est la date de conception qui doit être pour quelque chose dans mes traits de caractère et sur le cours de ma vie. Mon père n'avait pas respecté la coutume, en rendant hommage à sa jeune femme, et me procréa avec toute la malédiction de l'église du bourg. En naissant, j'étais déjà victime des éléments, sans compter trois siècles d'histoire de notre peuple dont mes frères épaules devaient hériter...

L'idée d'écrire m'est venue ce matin en feuilletant distraitemment un cahier inachevé, glissé d'un cartable. Le cahier d'une petite fille qui aurait pu être ma fille, mon enfant. Hélas ! Je n'ai pas d'enfant. Je n'ai ni parents, ni amis. Et même plus de nom. Peu importe, ce n'était qu'un nom d'emprunt et je crains l'avoir oublié. Mon vrai nom, je ne l'ai jamais connu, il a été gommé sur le registre du temps.

Ici, on m'appelle « la folle », cela n'a rien d'original. Que savent-ils de la folie ? Et si les fous n'étaient pas fous ! Si un certain comportement que les gens simples et vulgaires nomment folie, n'étaient que sagesse, reflet de l'hypersensibilité lucide d'une âme pure, droite, précipitée dans un vide affectif réel ou imaginaire ?

Pour moi, je suis la personne la plus clairvoyante de la maison. Bien que, certains jours d'amertume, j'enrage d'entendre Ndèye vanter les prouesses d'alcôve de notre époux. Quelle vicieuse !

La voici encore aujourd'hui installée avec son amie Binta, dans la cour, sous ma fenêtre et, pour être sûres que je ne perde pas une miette de leur conversation, elles parlent en français.

« Ma chère Binta, Mamadou est extraordinaire, pas du tout comme ces hommes qui prennent leur plaisir et vous laissent sur votre faim. Il a même la délicatesse de s'informer de ma pleine satisfaction... »

Et voilà « la Binta » qui a tout d'une frustrée, dans sa crise de fou rire pleine de « hi ! hi ! hi ! » hypocrites. J'ouvre brusquement mes volets. Un des battants emporte la perruque de Binta, figeant son rire après un « couic ! » d'étonnement et laissant voir ses cheveux ternes, sales, bouchonnés en petit tas qui n'ont pas vu un peigne depuis plusieurs mois. Ndèye en profite pour égrener son chapelet d'injures habituelles à mon endroit. Binta replace sans honte cet enchevêtrement de crin noir qu'elle portait sur la tête en guise de cheveux. Toute sa personne respire le négligé. Les ongles, longs et sales, sont recouverts d'un rouge écaillé aussi vif que la crasse noire que l'on aperçoit dessous. Les chaussures maculées de graisse laissent déborder, par-devant, les orteils aux ongles incarnés parsemés d'un vernis qui fut, semble-t-il, de la même couleur que celui des mains ; par-derrière, des talons fendillés, comme la terre en période de sécheresse. Son boubou d'étoffe chatoyante et les bijoux qu'elle porte, seraient plus à leur place dans une soirée de gala. Bouffie de graisse, elle a cependant un beau visage, avec des traits réguliers et un regard doux. Elle enlève de sa bouche son *soccu* qu'elle frottait de temps en temps, comme par fantaisie, sur ses dents déjà propres, pour lancer un long jet de salive par la fente des incisives. Je lui fais pitié. Cela se voit à son air tout attendri. Elle me sourit. Du moins, je le pense.

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. A quel genre littéraire appartient ce texte ?
2. La date de naissance a-t-elle une influence sur le destin de l'individu ? Justifiez votre réponse avec des éléments du texte.
3. Relevez, dans le texte, ce qui montre que la narratrice vit dans un foyer polygame.
4. Quel est le principal thème du texte ?
5. Commentez le style de l'auteur.
6. Ce texte appartient-il à la littérature africaine ou antillaise ? Justifiez votre réponse.
7. Qu'est-ce qui différencie ces deux types de littérature ?
8. Relevez les expressions qui montrent que Binta est une personne qui n'est pas très propre.
9. Relevez deux expressions ou indices qui illustrent les côtés positifs de Binta.
10. Citez deux œuvres de la littérature africaine qui ont abordé le thème traité dans le texte.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur la polygamie en Afrique.
2. Faites le portrait physique et moral de votre ami.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Donnez les raisons qui poussent les hommes à être polygames en Afrique.
2. Parlez des qualités et défauts de votre ami (e).

⇒ Débat

1. Etes-vous pour ou contre la polygamie ?
2. La jalousie est-elle une qualité ou un défaut ? Justifiez votre prise de position.

CONDÉ, Maryse



Biographie

Maryse Condé est née Maryse Boucolon le 11 février 1937 à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe). En 1953, elle part étudier au Lycée Fénelon puis à la Sorbonne, où elle étudie l'anglais.

En 1959, elle épouse Mamadou Condé, un acteur africain. Après ses études, elle enseigne en Guinée, au Ghana, et au Sénégal. Elle travaille aussi comme journaliste à la BBC et en France.

En 1981, elle divorce et épouse Richard Philcox, le traducteur de la plupart de ses romans vers l'anglais. Après des années d'enseignement à Columbia University, elle partage aujourd'hui son temps entre son île natale et New York.

Maryse Condé a publié de nombreux romans qui traitent les questions de sexes, de races et de cultures, dans différents lieux et époques historiques, y compris les procès de sorcellerie à Salem, dans *Moi, Tituba sorcière...* (1986) et le royaume bambara de Ségou (actuel Mali) au XIX^e siècle dans *Segou*.



Œuvres & Prix

- 1987 - Prix Alain Boucheron, pour *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*
- 1988 - Prix de l'Académie Française, pour *La vie scélérate*
- 1988 - Prix LiBeratur (Allemagne), pour *Ségou*
- 1993 - Prix Puterbaugh, pour l'ensemble de son œuvre
- 1994 - Grand Prix Littéraire des jeunes lecteurs de l'Île de France, pour *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*.
- 1997 - Prix Carbet de la Caraïbe, pour *Desirada*
- 1998 - Membre honoraire de l'Académie des Lettres du Québec.
- 1999 - Prix Marguerite Yourcenar (décerné à un écrivain de langue française vivant aux USA), pour *Le Cœur à rire et à pleurer*
- 2001 - Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres.
- 2003 - Grand Prix Metropolis bleu
- 2004 - Chevalier de la Légion d'honneur.
- 2005 - Hurston/Wright Legacy Award (catégorie fiction), pour *Who Slashed Cêlanire's Throat?*
- 2006 - Certificat d'Honneur Maurice Cagnon du Conseil International d'Études Francophones (CIEF).
- 2007 - Prix Tropiques, pour *Victoire, les saveurs et les mots*
- 2008 - Trophée des Arts Afro-Caribéens (catégorie fiction), pour *Les belles ténébreuses*
- 2010 - Grand Prix du Roman Métis, pour *En attendant la montée des eaux*
- 2011 - Grand officier de l'ordre national du Mérite



Abena, ma mère, un marin anglais la viola sur le pont du *Christ the King*, un jour de 16 alors que le navire faisait voile vers la Barbade. C'est de cette agression que je suis née. De cet acte de haine et de mépris.

Quand, de longues semaines plus tard, on arriva au port de Bridgetown, on ne s'aperçut point de l'état de ma mère. Comme elle n'avait sûrement pas plus de seize ans, comme elle était belle avec son teint d'un noir de jais et, sur ses hautes pommettes, le dessin subtil des cicatrices tribales, un riche planteur du nom de Darnell Davis l'acheta très cher. Avec elle, il fit l'acquisition de deux hommes, deux Ashantis ceux-là aussi, victimes des guerres entre Fantis et Ashantis. Il destinait ma mère à sa femme qui ne parvenait pas à se consoler de l'Angleterre et dont l'état physique et mental nécessitait des soins constants. Il pensait que ma mère saurait chanter pour la distraire, danser éventuellement et pratiquer ces tours dont il croyait les nègres friands. Il destinait les deux hommes à sa plantation de canne à sucre qui venait bien et à ses champs de tabac.

Jennifer, l'épouse de Darnell Davis, n'était guère plus âgée que ma mère. On l'avait mariée à cet homme rude qu'elle haïssait, qui la laissait seule le soir pour aller boire et qui avait déjà une meute d'enfants bâtards. Jennifer et ma mère se lièrent d'amitié. Après tout, ce n'était que deux enfant effrayées par le rugissement des grands animaux nocturnes et le théâtre d'ombres de flamboyants, des calebassiers et des mapous de la plantation. Elles se couchaient ensemble et ma mère, les doigts jouant avec les longues tresses de sa compagne, lui contait les histoires que sa mère lui avait contées à Akwapim, son village natal. Elle rameutait à leur chevet toutes les forces de la nature afin que la nuit leur soit conciliante et que les buveurs de sang ne les saignent pas à blanc avant le lever du jour.

Quand Danell Davis s'aperçut que ma mère était enceinte, il entra en fureur pensant aux bonnes livres sterling qu'il avait dépensées pour l'acquérir. Voilà qu'il allait avoir sur les bras une femme mal portante et qui ne serait d'aucune utilité ! Il refusa de céder aux prières de Jennifer et pour punir ma mère, il la donna à un des

Ashantis qu'il avait achetés en même temps qu'elle, Yao. En outre, il lui interdit de remettre pied à l'Habitation. Yao était un jeune guerrier qui ne se résignait pas à planter la canne, à la couper et à la charroyer au moulin. Aussi, par deux fois, il avait tenté de se tuer en mâchant des racines vénéneuses. On l'avait sauvé de justesse et ramené à une vie qu'il haïssait. Darnell espérait qu'en lui donnant une compagne, il lui donnerait aussi goût à l'existence, rentrant ainsi dans ses dépenses. Comme il avait été mal inspiré ce matin de juin 16** quand il s'était rendu au marché aux esclaves de Bridgetow ! Un des deux hommes était mort. L'autre était un suicidaire. Et Abena était grosse !

Ma mère entra dans la case de Yao peu avant l'heure du repas du soir. Il était étendu sur sa couche, trop déprimé pour songer à se nourrir, à peine curieux de cette femme dont on lui avait annoncé la venue. Quand Abena apparut, il se redressa sur un coude et murmura :

- Akwaba* !

Plus il la reconnut et s'exclama :

- C'est toi !

Abena fondit en larmes. Trop d'orages s'étaient accumulés au-dessus de sa courte vie : son village incendié, ses parents éventrés en tentant de se défendre, ce viol, à présent la séparation brutale d'avec un être aussi doux et désespéré qu'elle-même.

Yao se leva et sa tête touchait le plafond de la case, car ce nègre était aussi haut qu'un acomat.

- Ne pleure pas. Je ne te toucherai pas. Je ne te ferai aucun mal. Est-ce que nous ne parlons pas la même langue ? Est-ce que nous n'adorons pas le même dieu ?

Puis il abaissa les yeux vers le ventre de ma mère :

- C'est l'enfant du maître, n'est-ce pas ?

Des larmes, encore plus brûlants, de honte et de douleur, jaillirent des yeux d'Abena :

- Non, non ! Mais c'est quand même l'enfant d'un Blanc.

Comme elle se tenait là, devant lui, tête basse, une immense et très douce pitié emplit le cœur de Yao. Il lui sembla que l'humiliation de cette enfant symbolisait celle de tout son peuple, défait, dispersé, vendu à l'encan. Il essuya l'eau qui coulait de ses yeux :

* Bienvenu

Elle ne cessa pas de pleurer. Alors, il lui releva la tête et interrogea :

- Est-ce que tu connais l'histoire de l'oiseau qui se moquait des frondes du palmier ? Ma mère ébaucha un sourire :

- Comment pourrais-je ne pas la connaître ? Quand j'étais petite, c'était mon histoire favorite. La mère de ma mère me la contait tous les soirs.

- La mienne aussi... Et celle du singe qui se voulait le roi des animaux ? Et il monta au faite d'un iroko pour que tous se prosternent devant lui. Mais une branche cassa et il se retrouva par terre, le cul dans la poussière...

Ma mère rit. Elle n'avait pas ri depuis de longs mois. Yao prit le ballot qu'elle tenait à la main et alla le déposer dans un coin de la case. Puis il s'excusa :

- Tout est sale ici parce que je n'avais pas goût à la vie. C'était pour moi comme une flaque d'eau sale que l'on voudrait éviter. A présent que tu es là, tout est différent.

Ils passèrent la nuit dans les bras l'un de l'autre, comme un frère et une sœur ou plutôt, comme un père et sa fille, affectionnés et chastes. Une semaine se passa avant qu'ils fassent l'amour.

Quand je naquis quatre mois plus tard, Yao et ma mère connaissaient le bonheur. Triste bonheur d'esclave incertain et menacé, fait de miettes presque impalpables ! A six heures du matin, le coutelas sur l'épaule, Yao partait aux champs et prenait sa place dans la longue file d'hommes en haillons, traînant les pieds le long des sentiers. Pendant ce temps, ma mère faisait pousser dans son carreau de terre des tomates, des gombos ou d'autres légumes, cuisinait, nourrissait une volaille étique. A six heures du soir, les hommes revenaient et les femmes s'affairaient autour d'eux.

Ma mère pleura que je ne sois pas un garçon. Il lui semblait que le sort des femmes était encore plus douloureux que celui des hommes. Pour s'affranchir de leur condition, ne devaient-elles pas passer par les volontés de ceux-là mêmes qui les tenaient en servitude et coucher dans leurs lits ? Yao au contraire fut content. Il me prit dans ses grandes mains osseuses et m'oignit le front du sang frais d'un poulet après avoir enterré le placenta de ma mère sous un fromager. Ensuite, me tenant par les pieds, il présenta mon corps aux quatre coins de l'horizon. C'est lui qui me donna mon nom : Tituba. T-Tu-Ba.

Ce n'est pas un prénom ashanti. Sans doute, Yao en l'inventant, voulait-il prouver que j'étais fille de sa volonté et de son imagination. Fille de son amour.

Les premières années de ma vie furent sans histoires. Je fus un beau bébé, joufflu, car le lait de la mère me réussissait bien. Puis j'appris à parler, à marcher. Je découvris le triste et cependant splendide univers autour de moi. Les cases de boue séchée, sombres contre le ciel démesuré, l'involontaire parure des plantes et des arbres, la mer et son âpre chant de liberté. Yao tournait mon visage vers le large et me murmurait à l'oreille :

- Un jour, nous serons libres et nous volerons de toutes nos ailes vers notre pays d'origine.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Après la lecture ...

☞ ... Compréhension de texte

1. La narratrice a – t – elle connu son père ? Justifiez votre réponse avec des extraits du texte.
2. Selon le texte, pourquoi le planteur Darnell Davis a – t – il acheté la mère de la narratrice ?
3. Pourquoi Darnell Davis avait-il décidé de donner Abena en mariage à Yao ?
4. Pourquoi Jennifer, la femme de Darnell ne voulait-elle pas se séparer d'Abena ?
5. A votre avis, pourquoi Yao a – t – il bien reçu Abena ?
6. Yao et Abena ont-ils les mêmes origines africaines ?
7. Relevez, dans le texte, les différents malheurs que Abena a connus dans sa vie.
8. Est-ce que Yao et Abena ont le même sentiment à propos du sexe de l'enfant ?
9. Relevez les thèmes traités dans le texte.
10. Que symbolisent pour vous ces paroles de Yao : « Un jour, nous serons libres et nous volerons de toutes nos ailes vers notre pays d'origine » ?

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur les conséquences de l'esclavage.
2. Ecrivez sur les causes de la décadence morale dans la société contemporaine.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur le rôle des Chefs traditionnels africains pendant l'esclavage.
2. Exprimez votre opinion sur l'importance de la tradition chez les Africains.

⇒ Débat

1. Êtes-vous pour ou contre la peine capitale pour les violeurs de femmes ?
2. Qui est plus important dans la société : l'homme ou la femme ?

PINEAU, Gisèle



Biographie

Guadeloupéenne d'origine, Gisèle Pineau est née à Paris et a grandi dans une famille nombreuse entre la France, l'Afrique et les Antilles. Sa famille retourne aux Antilles en 1970.

En 1979, après ses études à Paris, elle repart en Guadeloupe où elle travaille comme infirmière en psychiatrie au Centre Hospitalier Psychiatrique de Saint Claude (Guadeloupe).

Confrontée au racisme et à l'intolérance, dès son jeune âge, c'est dans l'écriture des romans et des nouvelles qu'elle trouve le bonheur et l'évasion. Elle écrit ses premières histoires à l'âge de dix ans alors qu'elle habite en banlieue parisienne. Aujourd'hui, ces romans sont traduits dans plusieurs pays.

En 1994, elle reçoit le Grand Prix des lectrices d'Elle et le prix Carbet de la Caraïbe pour son œuvre *La Grande Drive des esprits*. Quelques années plus tard, précisément en 1996, elle obtient le prix RFO pour *L'Espérance - Macadam*. Elle a aussi écrit de nombreux romans pour la jeunesse, dont *Un papillon dans la cité* (1992) et *Caraïbes sur Seine* (1999).

Elle vit de nouveau à Paris depuis 2000.

Œuvres

Écriture de jeunesse

- 1992 - *Un papillon dans la cité*
- 1998 - *Le Cyclone Marilyn*
- 1999 - *Caraïbes sur Seine* (Prix roman Jeunesse Maurice en 2001)

Romans

- 1993 - *La grande drive des esprits* (Grand Prix des lectrices du magazine *ELLE* et Prix Carbet de la Caraïbe)
- 1995 - *L'Espérance-Macadam* (Prix RFO)
- 1996 - *L'exil selon Julia* (Prix Terre de France et Prix Rotary)
- 1998 - *L'âme prêtée aux oiseaux* (Prix Amerigo Vespucci 1998)
- 2002 - *Chair piment*
- 2007 - *Fleur de barbarie*
- 2007 - *Mes quatre femmes*
- 2007 - *C'est la règle*
- 2008 - *Les colères du volcan*
- 2008 - *Morne câpresse*
- 2010 - *Folie, aller simple : Journée ordinaire d'une infirmière* (Prix Carbet des lycéens 2011)
- 2010 - *L'odyssée d'Alizée*

Nouvelles

- 1987 - "Paroles de terre en larmes", "Ombres créoles" et "Léna". In: *Paroles de terre en larmes*. Paris: Hatier, 1987.
- 1992 - "Une antique malédiction." In: *Le Serpent à plumes*, 15 (1992).
- 1994 - "Aimée de Bois-Vanille". In: *Le Serpent à plumes*, 28 (1994).
- 1994 - *Tourment d'amour* (dans le collectif *Écrire la Parole de nuit, la nouvelle littéraire antillaise*)
- 1995 - "Piéça dévorée et pourrie". In: *Noir des Îles* (collectif). Paris: Gallimard, 1995: 159-203.
- 1998 - "Le ventre de Léocadie". In: *L'Express* (octobre 1998)
- 1998 - "Amélie et les anolis". In: *Nouvelles des Amériques*. (Maryse Condé et Lise Gauvin, dir.) Montréal: L'Hexagone, 1998: 25-40.
- 1998 - "Les enchaînés". In: *Tropiques, revue négro-africaine de littérature et de philosophie* 61 (2ème semestre 1998). (Dakar).
- 2004 - *Fichues racines* (dans le collectif *Paradis Brisé - Nouvelles des Caraïbes*)
- 2009 - *Nouvelles de Guadeloupe* (avec Fortuné Chalumeau, Simone Schwarz-Bart, et Ernest Pépin)

Ouvrage de référence

- 1998 - *Femmes des Antilles; traces et voix cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage* (avec Marie Abraham)

Contributions

- 1995 - "Écrire en tant que Noire." In: *Penser la créolité*. (M. Cottenet-Hage et M. Condé, eds.) Paris: Karthala, 1995: 289-295.
- 1998 - "Le sens de mon écriture". In: « Aspects de la littérature des Antilles » numéro spécial de *LittéRéalité* 10, 1 (Printemps/Été 1998): 135-136.
- 1998 - "Sur un morne de Capesterre Belle-Eau". In: *A peine plus d'un cyclone aux Antilles*. (Bernard Magnier, dir.) Cognac: Le temps qu'il fait, 1998: 25-30.

Une pièce de temps

LA VIE DE LÉONCE aurait pu aller douce. En 1932, il touchait ses vingt ans. C'était un beau nègre noir au torse musculeux façonné par les travaux des champs. Tous les gens d'ici-là saluaient sa hardiesse au labeur et le bon esprit qui conduisait ses jours. Si les femmes ne marchaient pas après lui, c'est qu'il trainait une natale infirmité. Un pied bot, pour dire, qui dénonçait sa silhouette au plus loin, dans la noirceur des fins de jours et les petits matins d'hivernage. On le rebaptisa Kochi ! Nul ne sait vraiment d'où vint ce nom. Pourtant chacun le reprit avec tant de facilité qu'il s'accola à Léonce pour ne plus le quitter.

En ce temps-là, Myrtha avait seize ans. Une figure étroite et longue couleur de café clair. Une paire d'yeux où brulaient des soleils. Un corps gracile qui offrait aux regards des mornes et des plateaux modèles dans une terre inconnue sous ces cieux. Ses reins cambrés, ses hanches rondes, ses fesses haut perchées en forme de coco-jarre et des jambes longues faites de pleins et de déliés suçaient l'âme de Léonce. Alors, il toisait son pied bot, unique objet de son ressentiment, immense fond de désolation où, à chaque instant, se gourmaient comme des chiens ses soucis d'amoureux et le rire misérable et amer de sa difformité.

« Mon Dieu ! je suis un homme, quand même ! » se disait-il.

« KOCHI ! voilà ton nom ! Regarde ton pied, insolent ! » répondait une voix scélérate sortie de ses entrailles.

Tous les jours, Myrtha passait son chemin charroyant un seau d'eau sur la tête. Ses reins montaient, descendaient, chaviraient dans un madras rouge. Et Léonce, jeté dans une fosse, se contentait d'admirer la belle, le nez dans les herbes, étouffant de passion.

« Mais quoi, je suis un homme ! »

« Un homme ! graillait la voix mauvaise tout en pilant ses moindres prétentions. Tu oublies ton pied ! Elle te rira au nez. Pauvre bougre, tes goûts sont démesurés ! Tu vas déparer à ses côtés ! »

Tout commença dans la douleur. Couchée sur le dos, les jambes grandes écartées, sa manman Ninette grigna une nuit et la moitié d'une matinée. Léonce apparut par un pied, manquant de tuer la malheureuse. Elle hurla, se débattit à la manière d'une manman-cochon qu'on égorgé. Tant et si bien qu'au bourg, plus d'un se signa, la mit entre les mains du Seigneur et s'empressa de jeter, sur son nom, la terre du cimetière. Mais Dieu est bon, au matin, la mort qui attendait sa vie quitta seule la noirceur de la case. L'enfant naquit coiffé et doté d'un pied bot. La figure de papa Sosthène s'allongea misérablement devant ces deux états. Naître coiffé, c'est posséder illico un don surnaturel. C'est ouvrir la porte aux esprits qui rodent au bordage de la terre. C'est commercer avec les défunts, écouter les paroles venues de l'autre monde, et voir au-delà du visible. Poussée par son époux, Ninette exécuta un arsenal de recettes infailibles cédées à voix basse par une vieille négresse édentée qui avait – disait – on – prémuni quantité d'enfants nés voiles contre la toute-puissance des esprits en dérive. Avec grande précaution et infinie patience, elle mit la coiffe à sécher sur une roche lessivée de la cour. Quand le soleil eut accompli son œuvre, elle pilonna la coiffe jusqu'à la réduire en fine poussière qu'elle administra à l'enfant par petites cuillerées. Enfin, elle lui accrocha un pentacle de parchemin vierge au cou, fit une série de neuvaines et se traîna à genoux dans *et cætera* d'églises de la Guadeloupe. Le voile mangé, le bon disparut. Ninette ne souffrit pas tant pour enfanter les cadets. Sans douleur ni grimace, elle déposa les deux années suivantes un fils et une fille qu'elle prénomma Hector et Lucina. Puis, elle perdit un dernier enfant, dans son sixième mois. Alors son corps devint muet, ne produisit plus aucune qualité de fruit. Pourtant, la volonté de Sosthène ne faisait pas défaut. Il avait un modèle de coups de reins mécaniques proche de l'inimaginable. Toutes les nuits, une semence riche courait dans le corps de Ninette qui, docile, s'ouvrait à la demande sans jamais repousser l'ardeur de son époux. Sosthène – Dieu ait pitié de lui puisqu'il n'est plus de ce monde aujourd'hui – était un grand travailleur, un bon père de famille, un brave homme au fond. Mais la tête lui tournait si vite lorsqu'une odeur de femelle accrochait sa narine ou qu'une jupe se dandinait devant ses yeux. Son corps entier se raidissait. L'idée de Ninette, la sainte épouse, sortait blip ! de sa cabèche. Et entre ses cuisses bandées se dressait le pécheur impénitent qui sans hésitation lui montrait la direction à prendre. Sosthène aimait Ninette. Hélas, ses

rêves de fidélité absolue ne résistaient pas à la tentation. Bien sûr, il se repentait après les ébats, mais trop-tard-et-son-galop lui fracassaient le crâne. Les ventres enflaient. Les belles engrossées exigeaient déjà : case, ménage, éducation, souliers, cahiers... Est-ce que Sosthène devait payer si cher un seul petit moment. d'abandon ? Était-il coupable parce que sa semence fécondait toujours des terres trop fertiles ? Et quels certificats prouvaient que cette marmaille qu'on mettait sur son compte était réellement de ses œuvres ? Ninette retroussait les lèvres mais ne faisait pas de scandale quand les trahisons de son mari venaient japper et blasphémer devant sa case. Toutes variétés de bougresses que Sosthène renversait par mégarde à cause de son charme irrésistible : de hautes chabines aux mots sales plein la bouche, des petites négresses pourvues de derrières ronds comme kouï, des mulâtresses à chair molle et teint d'ivoire. Toutes succombaient à la tentation. Elles se couchaient sans question là où il les trouvait, et relevaient leurs jupes au même moment pour recevoir l'offrande du mâle maudit. Le bourge lui-même ne comprenait rien à cette facilité. Il ne les forçait pas, non. Alors, dites-moi, pourquoi cette rage après coup, ce ressentiment sans fondement, puisqu'il ne promettait, ni paradis, ni mariage, ni pension ! Ninette, quant à elle, fermait portes et fenêtres et puis cherchait en vain une occupation, pendant que Sosthène, caché derrière sa bible, quémandait son pardon au Bondieu. Il priait avec une ardeur déployée afin que le mal personnifié quittât sa cour au plus vite. Mais elles étaient rosses, ces femelles qui aboyaient au dehors. Elles n'avaient pas fait tout ce chemin pour converser avec les seules planches noirâtres d'une case fermée. Alors, elles se vengeaient du mieux qu'elles pouvaient, lançaient des roches sur les tôles, salopaient le jardin, arrachaient les pieds de cives, récoltaient les fruits avant l'heure et piétinaient les jeunes plants. Une fois, une capresse plus hargneuse que chienne amarrée *ad vitam aeternam* écrasa des piments dans la jarre d'eau. Non, ces femmes-là qui venaient harceler Sosthène ne connaissaient pas de limites. On n'aurait pas pu dire qu'elles étaient mères d'enfants. Grâce à Dieu, chassées par d'autres créatures plus infernales encore : soucougnans, diablasses en sabots, hommes tournés en chiens, la nuit ne les gardait pas dans la cour. Pourtant, leurs cris revenaient dans le sommeil, leurs imprécations surgissaient au détour des rêves et leurs promesses de malédiction levaient des cauchemars...

Après la lecture ...

... Compréhension de texte

1. Rélevez les qualités de Léonce dans le texte.
2. En quoi consiste le défaut de Léonce ? Et comment cela affecte-t-il sa vie amoureuse ?
3. Relevez les traits caractéristiques de Myrtha dans le texte.
4. Pourquoi Léonce est-il surnommé « Kochi » ?
5. Pourquoi Léonce n'a-t-il pas le courage d'exprimer son amour à Myrtha ?
6. Selon le texte, est-ce qu'on peut considérer la naissance de Kochi comme spectaculaire ? Justifier votre réponse.
7. Léonce est-il le seul enfant de ses parents ? Justifiez votre réponse.
8. Relevez les extraits du texte qui montrent que Sosthène avait beaucoup d'aventures avec les femmes.
9. Expliquez pourquoi beaucoup de femmes venaient se plaindre devant la case de Sosthène.
10. Résumez le texte en cinq phrases.

... Exercice de production écrite

⇒ Rédaction

1. Ecrivez sur le thème de l'infidélité conjugale dans la société contemporaine.
2. Ecrivez sur les dangers de la surpopulation dans la société contemporaine.

... Activité de production orale

⇒ Exposé oral

1. Exprimez-vous sur les causes et les conséquences de l'infidélité conjugale.
2. Que pensez-vous du planning familial ?

⇒ Débat

1. Les hommes sont plus infidèles que les femmes dans la société contemporaine.
2. Faut-il limiter le nombre d'enfants par famille ?

Auteurs

Ramonu Sanusi est professeur de français et de littérature francophone au Département d'Etudes Européennes de l'Université d'Ibadan. Titulaire d'un Doctorat de l'Université d'Oregon (Etats-Unis), il a enseigné la littérature africaine et caribéenne d'expression française à George Mason University en Virginie (Etats-Unis). Ses domaines de recherche recouvrent le discours féministe, les études postcoloniales, l'analyse textuelle et le cinéma africain.

Mufutau Tijani est enseignant, formateur et chercheur au Village Français du Nigeria, Badagry. Il est titulaire d'un Doctorat de 3^{ème} Cycle de l'Université de Franche Comté, Besançon (France). Ses domaines de recherche recouvrent la traduction, la linguistique appliquée, la didactique du Français Langue Etrangère (FLE) et celle du Français sur Objectifs Spécifiques (FOS).

ESAF

EDITIONS SONOU D'AFRIQUE
Porto-Novo, République du Bénin

ISBN 978 99919-972-3-0



978 99919-972-3-0